



REVUE
du CREMIS

EXPÉRIENCES COLLECTIVES

Partager le pouvoir
Cohabiter avec les campeurs·euses
Composer avec l'abject

CENTRE DE RECHERCHE DE MONTRÉAL
SUR LES INÉGALITÉS SOCIALES, LES DISCRIMINATIONS
ET LES PRATIQUES ALTERNATIVES DE CITOYENNETÉ



La *Revue du CREMIS* est publiée par le Centre de recherche de Montréal sur les inégalités sociales, les discriminations et les pratiques alternatives de citoyenneté (CREMIS).

Le CREMIS est une infrastructure de recherche financée par le Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC) et intégrée à la mission Centre affilié universitaire (CAU) du Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal (CCSMTL).

66 rue Sainte-Catherine Est
Montréal, Québec, H2X 1K7

Comité de rédaction : Tiphaine Barrailler, Rachel Benoît, Naomi Bovi, Nadia Giguère, Catherine Jauzion, Lisandre Labrecque-Lebeau, Jean-Baptiste Leclercq, Ariane Mercier, Guillaume Ouellet, Nicolas Sallée

Secrétaire de rédaction : Chloé Couvy

Production : Chloé Couvy, Isabelle Mesnard (révision linguistique)

Chaque texte de la *Revue du CREMIS* fait l'objet d'une évaluation anonyme par les pairs.

Des pairs-chercheurs-euses sont sollicitées pour leur expertise scientifique et, lorsque le thème s'y prête, des pairs-praticien-nes et/ou pairs-gestionnaires sont sollicités pour leur expertise professionnelle.

Le comité scientifique de la *Revue du CREMIS* est composé des membres du CREMIS.

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs-trices.

Pour tout commentaire ou pour s'inscrire sur notre liste de diffusion : cremis.ca/contact

La revue est disponible en ligne et au format PDF : cremis.ca/publications/revues

La revue est également diffusée sur la plateforme Érudit : erudit.org/revues/cremis

Dépôt légal : Bibliothèque et archives nationales du Québec, 2026

Dépôt légal : Bibliothèque et archives du Canada, 2026

ISSN 1916-646X (Imprimé)

ISSN 2818-6303 (En ligne)



Creative Commons Attribution – Pas d'Utilisation Commerciale – Pas de Modification 4.0 International

Crédit couverture : T.



Crédit: Giorgi Iremadze

SOMMAIRE

RETOURS

Est-ce que ma parole compte? Mieux comprendre 4
la rencontre clinique en santé mentale jeunesse à
travers le rappel stimulé
*Emmanuelle Khoury, Noémie Castro, Natalia Incio
Serra*

Développer des communautés de pratique pour 11
renforcer l'intervention sociale face aux
changements climatiques
*Sue-Ann MacDonald, Marie-Ève Carpentier,
Noémie Castro, Érick Rioux, Mélissa Roy,
Emmanuelle Larocque, Emmanuelle Khoury,
Rosemary Carlton*

DOSSIER 17
Expériences collectives

Partager le pouvoir. Journal d'une démarche 18
d'apprentissage collectif sur la coanimation
Diana Lombardi

Cohabiter avec les campeurs-euses : récit de 26
terrain à ciel ouvert
Véronic Lapalme

Composer avec l'abject de la mort en prison : 33
un dispositif articulant care et analyse qualitative
*Catherine Chesnay, Guillaume Ouellet, Catherine
Bélanger Sabourin, Pierre Pariseau-Legault,
Mathilde Chabot-Martin, Mélyna Désy-Bédard,
Alexandra Larose, Carmen Hojabri, Sophie Coulombe,
Sandrine Hamelin*

REGARDS

« Maman, papa, j'ai deux chums » : Expérience 41
du dévoilement chez des femmes québécoises
pratiquant la non-monogamie consensuelle
Sophie Parent, Philippe Roy, Kévin Lavoie

Inégalités sociales

Discriminations

Pratiques alternatives de citoyenneté

EXPÉRIENCES COLLECTIVES

« En discutant avec des militantes impliquées dans des groupes communautaires, on s'est rendu compte que, souvent, ce sont les personnes salariées (les équipes de travail) qui animent les activités, parce qu'on présume que les militantes n'ont pas cette capacité [...]. Alors on s'est demandé: comment mieux partager ce pouvoir-là ? »

« Quand je suis en campement avec les gens, j'ai l'impression de glisser dans un autre monde, où le temps s'étire et se contracte, où le rapport à l'espace se réinvente, où les déplacements et les promesses suivent leur propre rythme. Donner rendez-vous à quelqu'une pour le lendemain n'est jamais une certitude. »

« Dans le monde de la recherche, montrer son trouble face à son objet d'études peut être perçu comme un signe de fragilité, de vulnérabilité et de manque de distance analytique. [...] Comme si l'émotion risquait d'entacher la crédibilité et la validité scientifiques. »

(suite à la page 17)



Crédit:mcccxi

Mieux comprendre la rencontre clinique en santé mentale jeunesse à travers le rappel stimulé

Est-ce que ma parole compte?

RETOURS

Emmanuelle Khoury

PhD, professeure, École de travail social, UdeM

Membre du CREMIS

Noémie Castro

MSc, professionnelle de recherche, École de travail social, UdeM

Natalia Incio Serra

MSc, professionnelle de recherche, ENAP

La majorité des troubles de santé mentale apparaissent avant l'âge de 25 ans. Malgré ce constat, les dispositifs d'aide peinent encore à rejoindre les jeunes les plus vulnérables (James, 2007; Sakai et al., 2014), et les services actuels ne répondent pas toujours à leurs besoins, à leurs réalités, ni à leurs aspirations (MSSS, 2018). Les barrières sont nombreuses : accès limité aux ressources, ruptures de suivi, manque de confiance envers les institutions ou absence de lien significatif avec une personne intervenante.

Depuis plusieurs années, les politiques publiques et les milieux de pratique insistent pourtant sur l'importance de la participation des jeunes dans les services qui les concernent (Halsall et al., 2019; Malla et al., 2019; Guinaudie et al., 2020). On reconnaît de plus en plus leur droit à s'impliquer dans les décisions qui affectent leur vie : les Nations Unies ont par exemple désigné la participation des jeunes à la prise de décision comme une priorité essentielle dans divers domaines, tout en soulignant la nécessité de mieux comprendre ce que cette participation implique et comment elle peut être mise en œuvre (UNDESA, 2013). Par ailleurs, la qualité des soins visant à soutenir le rétablissement de la santé mentale des jeunes repose non seulement sur leur pouvoir d'agir, mais aussi sur l'établissement d'une relation positive, bienveillante et rassurante avec les personnes intervenantes (Khoury, 2020). Ainsi, la rencontre clinique, c'est-à-dire les interactions et la relation entre les jeunes et les intervenantes, constitue un moment clé pour développer et maintenir des services de santé mentale à la fois axés sur le rétablissement et adaptés aux besoins et aux désirs des jeunes.

Toutefois, des enjeux comme les rapports de pouvoir ou le manque de temps soulèvent des questions éthiques pour les jeunes et les intervenantes. Une question clé dans ce contexte est de savoir si les échanges avec les professionnelles reconnaissent et mobilisent ce que les jeunes savent d'elles et d'eux-mêmes, de leur contexte et de leurs besoins pour comprendre des situations complexes. À l'heure actuelle, on en sait peu sur cette question et sur la façon dont cela est intégré dans les décisions cliniques. Ce manque de connaissance contribue parfois à des formes de participation symboliques, où la voix des jeunes est entendue sans être pleinement reconnue ou intégrée dans les décisions (Lee et al., 2019; Desai et al. 2020).

C'est à cette zone grise que s'intéresse notre projet de recherche. L'objectif est d'explorer de près les interactions réelles entre les jeunes et les personnes intervenantes en santé mentale, pour mieux comprendre comment le savoir expérientiel des jeunes est pris en compte dans la prise de décision partagée (Guinaudie et al., 2020). Lorsque nous parlons d'explorer de près, nous faisons référence à une posture de recherche qui est proche de la pratique, et qui a donc besoin de mobiliser des méthodologies en lien direct avec ses réalités quotidiennes. Dans des travaux antérieurs, la première autrice du présent texte a entamé des recherches ethnographiques¹. Pour ce projet, nous voulions nous rapprocher plus spécifiquement de la rencontre clinique, et réfléchir avec les jeunes et les intervenantes sur le déroulement et le contenu des rencontres.



Crédit: Victor Sauca

Pour ce faire, nous avons employé une méthode encore peu utilisée en travail social : les entretiens de rappel stimulé (O'Brien, 1993; Carayon et al., 2014; Paskins et al., 2017). Ces entretiens consistent à revisiter, avec les jeunes et les personnes intervenantes, de courts extraits audio ou la transcription écrite de leurs rencontres cliniques. Les personnes participant à la recherche sont invitées à commenter ce qu'elles pensaient, ressentaient ou tentaient d'accomplir à ce moment précis. Cette méthode permet de rendre visible l'invisible : les émotions, les réflexions et les microdécisions qui façonnent l'échange, souvent à un niveau implicite ou non verbal.

Comment la confiance s'installe-t-elle? Comment le pouvoir se négocie-t-il? Comment les savoirs des jeunes sont-ils entendus? Nous proposons ici de présenter notre démarche un peu plus en détail, notamment pour montrer comment elle nous a permis de créer un espace réflexif pour mieux comprendre ce qui se joue — au niveau cognitif et affectif — dans les rencontres entre les jeunes et les professionnelles.

Savoirs relationnels en (inter)action

Grâce au soutien des gestionnaires et des intervenantes de différentes équipes Jeunesse, nous avons recruté plusieurs binômes, composés d'une jeune et d'une intervenante, pour participer au projet. Comme il s'agit d'un projet pilote pour tester la méthode, et parce qu'elle demande beaucoup de temps et d'implication, nous avons choisi de travailler avec un maximum de dix binômes. Nous avons commencé par le recrutement des personnes

intervenantes du programme de santé mentale jeunesse de trois CIUSSS de l'île de Montréal. Après une rencontre individuelle avec la chercheuse pour présenter le projet, expliquer ses objectifs, confirmer leur intérêt et obtenir leur consentement, les intervenantes ont été invitées à proposer aux jeunes qu'ils et elles accompagnent de participer au projet.

Lorsqu'une jeune manifestait son intérêt, nous lui propositions une rencontre d'information, en personne ou par appel, avec l'équipe de recherche. Cette rencontre permettait de présenter en détail les objectifs, le déroulement et les implications du projet, afin d'obtenir un consentement libre et éclairé. Chaque participante était ensuite invitée à remplir un court questionnaire qualitatif permettant de situer son profil et de mieux comprendre la diversité des expériences recueillies.

Pour préparer les entretiens réflexifs, les binômes choisissent une rencontre de suivi à enregistrer, dans le cadre habituel de leur accompagnement. L'objectif n'est pas de juger la pratique, mais de saisir les interactions telles qu'elles se vivent au quotidien. Les enregistrements sont ensuite retranscrits intégralement par l'équipe de recherche. Conformément à l'éthique du projet, les fichiers audio et les verbatim ne sont pas conservés à long terme. Les enregistrements des rencontres cliniques et leurs transcriptions sont considérés comme des outils de travail, et non comme des données de recherche. Ils servent uniquement à soutenir la réflexion pendant le projet et sont détruits dès la fin de la recherche.

Dans un second temps, chaque participante revient individuellement sur le verbatim de sa propre rencontre. La chercheuse guide la séance et invite la personne à commenter certains passages en exprimant ce qu'elle pensait ou ressentait à ce moment précis, les raisons de certaines décisions ou réactions, ou en indiquant les éléments perçus comme importants ou marquants dans la relation.

Dans l'extrait suivant, une jeune exprime par exemple son besoin d'autonomie et l'importance du pouvoir décisionnel dans son parcours de suivi : « C'est moi qui prends mes rendez-vous, c'est moi qui décide si je veux annuler un rendez-vous [...] c'est pas forcément le fun à faire, mais si je me sens pas bien, c'est moi qui décide tout ça. Je me sens avoir le lead là-dedans ». Une autre jeune met en lumière la valeur accordée à une relation authentique et chaleureuse avec son intervenante, au-delà des codes professionnels qui peuvent sembler artificiels : « Oui, le côté humain. Pas, genre, le côté de psy, le rire d'un psychologue qui fait "ah. ah. ah" tu vois, on dirait que [...] ça va être forcément un faux semblant. [...] Lui, au moins, ça paraissait plus vrai. [...] C'est ce que j'aime dans [mon milieu de suivi], ils ont plus le côté humain que le côté professionnel ».

RETOURS

« le rappel stimulé permet de rendre visibles les écarts entre la participation apparente et l'expérience vécue »

Cette étape reprend les principes du cycle de réflexion de Kolb (1984), qui invite à articuler l'expérience vécue, l'analyse et l'apprentissage. Elle favorise une prise de recul réflexive, tant pour les jeunes que pour les personnes intervenantes, et permet de rendre visibles les savoirs implicites mobilisés pendant l'intervention. L'analyse de contenu des verbatim issus de ces entretiens de rappel stimulé vise à mieux comprendre le raisonnement clinique des personnes intervenantes, les émotions et processus décisionnels mobilisés dans la relation, ainsi que la place et le rôle actif des jeunes dans leur parcours de soins. En croisant ces perspectives, nous essayons d'identifier comment se construisent la participation, la compréhension mutuelle et la collaboration dans la rencontre de soins. Cette approche permet, au-delà des discours, de documenter ce qui se passe réellement dans la relation d'aide et ce que les différentes parties en disent. Un savoir souvent tacite, mais essentiel pour transformer la pratique et renforcer la place des jeunes dans les services.

Par exemple, lors d'un entretien de rappel stimulé, une jeune participante a commenté un extrait de rencontre clinique où l'intervenante lui demandait : « Comment elle aurait pu dire ça pour que tu te sentes mieux? », ce à quoi elle répondait « Je ne sais pas ». Le moment de réflexion suscité par l'entretien de recherche a eu un effet déclencheur : la jeune nous a confié que cette question de la part de son intervenante l'avait fait « réfléchir à [s]es besoins et à les verbaliser ». Ce retour met en lumière l'effet de la méthode pour amorcer une prise de conscience chez les jeunes, en les aidant à identifier ce qu'ils et elles attendent réellement dans leurs relations. Pour les personnes intervenantes, ces moments offrent des clés pour ajuster leur posture et poser des questions qui favorisent l'autonomie et la coconstruction.



Crédit: Yasiru

S'exprimer pleinement

Cette démarche nous permet d'accéder à une compréhension approfondie et nuancée de l'expérience des jeunes ainsi que des pratiques des personnes intervenantes. Elle offre la possibilité d'entendre directement ce que les jeunes ont réellement vécu au cours de leur suivi : se sont-ils et elles senties écoutées, comprises, respectées, soutenues, aidées? Cela permet de mettre en lumière non seulement leurs paroles, mais aussi leurs émotions, leurs hésitations et les petits gestes ou expressions qui révèlent l'impact réel des interventions sur leur quotidien.

Parallèlement, cette approche nous aide à mieux saisir la manière dont les intervenantes prennent leurs décisions. Elle permet de faire ressortir les éléments sur lesquels ils et elles s'appuient, ce qu'ils et elles ressentent dans leurs interactions et ce qu'ils et elles souhaitent transmettre aux jeunes, qu'il s'agisse de soutien, de conseils ou de limites professionnelles. Comprendre ces dynamiques permet de rendre plus transparent le processus décisionnel, souvent invisible dans les rapports écrits ou les statistiques classiques.

Un autre avantage de cette méthode réside dans le rappel simulé, qui permet de replacer les échanges dans leur contexte. Il éclaire des aspects difficiles à percevoir autrement, comme la qualité de la relation établie entre les jeunes et les intervenantes, le lien de confiance qui se construit, ou l'avancée du suivi dans le temps. Il permet également de contextualiser certains échanges, qui prennent un sens particulier en fonction du parcours de suivi et des événements vécus par les jeunes, informations souvent perdues dans une analyse purement textuelle des verbatim d'une seule séance au sein d'un suivi complet.

En somme, cette approche enrichit notre compréhension en mettant en évidence ce qui échappe aux méthodes plus traditionnelles : la dimension humaine, émotionnelle et relationnelle des interactions, et la manière dont chaque décision ou geste des personnes intervenantes s'inscrit dans un processus complexe et vivant. Elle crée un espace de réflexion pour les personnes participantes et valorise le savoir et l'expérience des jeunes en leur donnant la possibilité d'exprimer pleinement leurs ressentis, leurs émotions et leur perspective sur le suivi. Au-delà d'être seulement perçues comme des usagères de services, cela leur permet de jouer un véritable rôle d'action dans le processus, capable d'influencer et d'enrichir les pratiques professionnelles. En impliquant les jeunes de cette manière, on favorise un dialogue plus authentique et respectueux, permettant aux interventions d'être mieux adaptées à leurs besoins et réalités. Cette participation renforce également la pertinence et la signification des échanges, en plaçant les jeunes au centre de la démarche et en promouvant des relations plus égalitaires et collaboratives.

Travail réflexif et ajustements

Lors d'une rencontre de suivi en santé mentale, une intervenante propose à une jeune d'espacer les rendez-vous et de tester une nouvelle stratégie en lien avec de saines habitudes de vie. La jeune personne acquiesce brièvement. Sur le moment, l'intervenante interprète cette réponse comme un accord et un signe de participation active.

Dans le cadre d'un entretien de rappel stimulé, la rencontre est revue séparément avec la jeune personne. À l'écoute de l'extrait, il-elle explique qu'il-elle n'était pas certaine de pouvoir exprimer ses hésitations et ne comprenait pas clairement quelles autres options étaient possibles. Il-elle précise avoir répondu « oui » surtout pour ne pas décevoir l'intervenante et pour éviter de prolonger la discussion.

Lors de son propre entretien de rappel stimulé, l'intervenante prend conscience d'avoir rapidement orienté la conversation vers une solution, sans vérifier la compréhension de la jeune personne ni expliciter son pouvoir décisionnel. Il-elle réalise également que le silence et les réponses brèves ont été interprétés comme de l'adhésion, alors que cela traduisait plutôt une incertitude.

Ce travail réflexif a permis à l'intervenante d'ajuster sa pratique: il-elle décide, lors des rencontres suivantes, de clarifier systématiquement le rôle des jeunes dans les décisions, de nommer explicitement les options possibles, de normaliser le désaccord et de laisser davantage d'espace aux silences. Pour la jeune personne, cette démarche favorise une prise de conscience de ses besoins et renforce son sentiment d'agentivité.

Cet exemple illustre comment le rappel stimulé permet de rendre visibles les écarts entre la participation apparente et l'expérience vécue, et d'outiller les personnes intervenantes pour intégrer plus concrètement la voix des jeunes dans la rencontre clinique.

Confiance et spontanéité

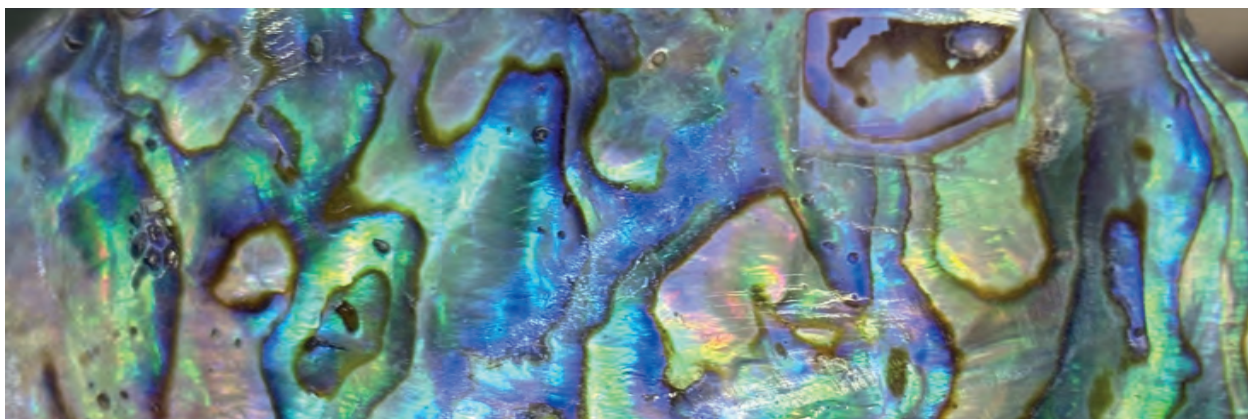
Cette méthode présente toutefois plusieurs limites et défis qu'il est important de prendre en compte pour en apprécier la portée et les résultats.

Le fait d'être enregistrée, notamment, peut influencer le comportement des personnes participantes: savoir que leurs paroles et leurs gestes sont consignés peut générer un inconfort, notamment pour les jeunes qui pourraient se sentir jugées, surveillées ou moins libres d'exprimer leurs émotions et ressentis. Gagner leur confiance demande du temps et une communication transparente sur les objectifs du projet, les mesures de confidentialité et la manière dont les enregistrements seront utilisés. Cette étape est essentielle pour créer un climat sécurisant et favoriser une participation authentique.

De même, les intervenantes peuvent ressentir cette appréhension de jugement de leur pratique, et réagir en adaptant leurs échanges pour paraître plus conformes aux attentes ou aux normes professionnelles. Cet effet de contrôle des interactions peut limiter l'authenticité des données recueillies et réduire la spontanéité des échanges, ce qui représente un défi méthodologique important.

Il y a aussi des considérations éthiques. Enregistrer des participantes dans des contextes sensibles tels qu'une rencontre clinique en santé mentale demande une grande attention et intention. Il faut s'assurer que chaque personne donne son consentement éclairé et garantir la confidentialité et la protection de la vie privée de toutes les personnes impliquées.

La nouveauté de la méthode est un autre facteur à considérer. Pour certaines personnes participantes, il peut s'agir d'une approche totalement nouvelle, qui nécessite un temps d'adaptation et d'appropriation. Le manque de familiarité avec cette démarche peut influencer le niveau de confort et la qualité des interactions, et demander un accompagnement ou des explications supplémentaires pour que chacune se sente pleinement impliquée.



Crédit: Tasha Kostyruk

Le fait de se concentrer uniquement sur une séance aléatoire pour l'ensemble d'un suivi limite également la profondeur et la richesse des observations. Bien que la séance elle-même ne soit pas l'objet de la recherche, une seule rencontre ne permet pas de saisir l'évolution progressive de la relation entre les jeunes et les intervenantes, ni les changements dans les perceptions, les émotions et les pratiques au fil du temps. Cela restreint la capacité à observer des dynamiques à long terme et à mesurer l'impact réel des interventions sur le parcours des jeunes.

Enfin, on notera le risque d'erreurs liées à la mémoire ou à des justifications après coup, le temps et les ressources importantes nécessaires pour collecter et analyser les données, la possibilité que certaines participantes se sentent mal à l'aise ou anxieuses, ainsi que le risque de biais de la part de l'intervieweuse.

En somme, bien que cette méthode offre une perspective précieuse, ces limites et défis doivent être pris en compte lors de l'interprétation des résultats, et des ajustements méthodologiques peuvent être envisagés pour les atténuer et renforcer la validité des observations. Une piste intéressante serait d'intégrer une phase d'appropriation progressive de l'enregistrement, incluant une séance exploratoire non analysée et une explicitation renforcée des règles de confidentialité. Cette stratégie permettrait de réduire l'effet de réactivité, de soutenir un climat sécurisant et de favoriser des interactions plus authentiques.



Crédit: John Cardamone

<i>Approviser les limites de l'entrevue stimulée</i>	
Limites observées ou verbalisées	Pistes de solutions
Inconfort, sentiment d'être jugée ou surveillée, inhibition émotionnelle	Intégrer une séance d'essai non analysée, avec possibilité d'interrompre l'enregistrement à tout moment. Expliciter la confidentialité à l'aide d'exemples concrets.
Posture performative comme effet de l'enregistrement (intervenantes)	Présenter l'enregistrement comme un outil réflexif et formatif, et non évaluatif. Exclure toute analyse normative des pratiques.
Biais de nouveauté de la méthode (incompréhension des objectifs, appropriation incomplète de la démarche)	Prévoir un temps d'explication progressif, avec des supports visuels simples et des reformulations. Valider la compréhension avant le début du processus.
Justifications après coup, reconstruction du sens	Utiliser des extraits courts et ciblés lors du rappel stimulé. Privilégier des questions ancrées dans le moment (« À quoi pensais-tu ici? »).
Analyse d'une seule séance	Intégrer une mise en perspective longitudinale dans l'entretien (avant/après/changements perçus).
Charge émotionnelle et inconfort	Offrir des pauses, rappeler le droit de ne pas répondre, proposer un soutien au besoin.
Orientation involontaire des réponses	Utiliser un guide d'entretien souple, centré sur des questions ouvertes. Favoriser la reformulation plutôt que l'interprétation.
Limitation du nombre de personnes participantes ou de séances	Penser à le faire en tant que projet pilote.

Alliance collaborative

Notre projet de recherche visait à identifier les conditions qui soutiennent une participation réelle et une alliance collaborative, essentielles pour construire des services adaptés, équitables et durables pour les jeunes (WHO, 2012). En utilisant la méthode du rappel stimulé, nous avons cherché à rendre visibles les émotions, les réflexions et les décisions qui influencent la qualité des échanges entre les jeunes et les intervenantes. En offrant des voies pour aborder de l'intérieur les pratiques et les rencontres cliniques, cette approche innovante a permis de réfléchir ensemble à ce qui favorise une relation de confiance et une vraie participation des jeunes.

Cette méthode apporte plusieurs dimensions supplémentaires par rapport aux approches traditionnelles. Elle offre, tout d'abord, un outil de formation innovant pour les personnes intervenantes, en leur permettant de réfléchir à leur pratique à partir de situations concrètes issues de leur propre expérience professionnelle. En s'appuyant sur des exemples réels, les intervenantes peuvent explorer comment leurs habitudes, leurs capacités d'adaptation ou leur état personnel influencent leurs décisions et leurs interactions, ce qui permet d'enrichir les réflexions cliniques. Cette méthode peut également contribuer à l'amélioration des services offerts. En mettant l'accent sur l'humain dans les rencontres, elle favorise des interactions plus égalitaires et équitables, tout en rendant les échanges plus utiles et significatifs pour les jeunes. Elle encourage ainsi une approche qui dépasse la simple transmission de services pour promouvoir des rencontres enrichissantes, où le lien et la compréhension mutuelle sont au cœur de l'intervention.

Finalement, nos échanges avec les participantes ont permis de dégager quelques pistes préliminaires pour rendre les suivis plus sécurisants et participatifs pour les jeunes. Tout d'abord, clarifier les règles de confidentialité avec des exemples simples apparaît essentiel pour instaurer la confiance. De même, instaurer des rituels de clôture — une phrase de transition ou un bref retour sur la rencontre — aiderait à éviter les fins abruptes. La coconstruction des objectifs, soutenue par des outils visuels, favoriserait l'engagement et la compréhension mutuelle. Pour accompagner les jeunes qui atteignent la majorité, des protocoles de transition sont également nécessaires afin de maintenir la continuité du lien. Enfin, des formations sur la tolérance au silence, la connaissance de soi, le recadrage et la communication nuancée, ainsi que l'intégration de discussions ouvertes pour remplir les questionnaires, contribueraient à des échanges plus authentiques et adaptés.



Crédit: JBL

RETOURS

Notes

1. Une recherche ethnographique consiste à étudier les personnes dans leur environnement quotidien afin de comprendre leurs pratiques, leurs comportements et leurs points de vue.

Références

- Carayon, P., Li, Y., Kelly, M., DuBenske, L., Xie, A., McCabe, B., Orne, J. et Cox, E. (2014). Stimulated Recall Methodology for Assessing Work System Barriers and Facilitators in Family-Centred Rounds in a Pediatric Hospital. *Applied Ergonomics*, 45(6), 1540-1546. <https://doi.org/10.1016/j.apergo.2014.05.001>
- Desai, M. U., Paranamana, N., Restrepo-Toro, M., O'Connell, M., Davidson, L., et Stanhope, V. (2020). Implicit Organizational Bias: Mental Health Treatment Culture and Norms as Barriers to Engaging With Diversity. *American Psychologist*, 76(1), 78–90. <https://doi.org/10.1037/amp0000621>
- Guinaudie, C., Mireault, C., Tan, J., Pelling, Y., Jalali, S., Malla, A. et Iyer, S. N. (2020). Shared Decision Making in a Youth Mental Health Service Design and Research Project: Insights From the Pan-Canadian ACCESS Open Minds Network. *Patient*, 13(6), 653–666. <https://doi.org/10.1007/s40271-020-00444-5>
- Halsall, T., Manion, I., Iyer, S. N., Mathias, S., Purcell, R., et Henderson, J. (2019). Trends in mental health system transformation: Integrating youth services within the Canadian context. *Healthcare Management Forum*, 32(2), 51–55. <https://doi.org/10.1177/0840470418808815>
- James, A. M. (2007). Principles of youth participation in mental health services. *The Medical Journal of Australia*, 187(S7), S57-S60. <https://doi.org/10.5694/j.1326-5377.2007.tb01339.x>
- Khoury, E. (2020). Narrative Matters : Mental health recovery – considerations when working with youth. *Child and Adolescent Mental Health*, 25(4), p.273-276. <https://doi.org/10.1111/camh.12419>
- Kolb, D. A. (1984). *Experiential Learning: Experience as the source of learning and development*. Prentice-Hall.
- Lee, E., Tsang, A. K. T., Bogo, M., Johnstone, M., Herschman, J., et Ryan, M. (2019). Honoring the Voice of the Client in Clinical Social Work Practice: Negotiating with Epistemic Injustice. *Social Work*, 64(1), 29–40. <https://doi.org/10.1093/sw/swy050>
- Malla, A., Iyer S. N., Shah, J., Joober, R., Boksa, P., Lal, S., Fuhrer, R., Andersson, N., Abdel-Baki, A., Hutt-MacLeod, D., Beaton, A., Reaume-Zimmer, P., Chisholm-Nelson, J., Rousseau, C., Chandrasena, R., Bourque, J., Aubin, D., Levasseur, M. A., Winkelman, I., Etter, M., Kelland, J., Tait, C., Torrie, J., Vallianatos, H., ACCESS Open minds youth mental health network (2019). Canadian response to need for transformation of youth mental health services: ACCESS Open Minds. *Early Intervention in Psychiatry*, 13(3), 697-706. <https://doi.org/10.1111/eip.12772>
- MSSS. (2018). *Santé mentale chez les jeunes de 12 à 25 ans – Le Gouvernement du Québec lance le projet Aire ouverte* [Communiqué de presse]. Gouvernement du Québec. Ministère de la Santé et des Services Sociaux. <https://www.quebec.ca/nouvelles/actualites/details/sante-mentale-chez-les-jeunes-de-12-a-25-ans-le-gouvernement-du-quebec-lance-le-projet-aire-ouverte>
- O'Brien, J. (1993). Action research through stimulated recall. *Research in Science Education*, 23, 214– 221. <https://doi.org/10.1007/BF02357063>
- Paskins, Z., Sanders, T., Croft, P. R. et Hassell, A. B. (2017). Exploring the added value of video-stimulated recall in researching the primary care doctor-patient consultation: a process evaluation. *International Journal of Qualitative Methods*, 16(1), 1-11. <https://doi.org/10.1177/1609406917719623>
- Sakai, C., Mackie, T., Shetgiri, R., Franzen, S., Partap, A., Flores, G. et Leslie, L. K. (2014). Mental health beliefs and barriers to accessing mental health services in youth aging out of foster care. *American Pediatrics*, 14(6), 565-573. <https://doi.org/10.1016/j.acap.2014.07.003>
- UNDESA. (2013). *Youth Participation Fact Sheet*. United Nations Department of Economic and Social Affairs. <https://www.un.org/esa/socdev/documents/youth/fact-sheets/youth-participation.pdf>
- WHO. (2012). *Making health services adolescent friendly: Developing national quality standards for adolescent friendly health services*. World Health Organization. <https://www.who.int/publications/i/item/9789241503594>



Développer des communautés de pratique pour renforcer l'intervention sociale face aux changements climatiques

Sue-Ann MacDonald
Professeure titulaire, UdeM
Membre du CREMIS

Marie-Ève Carpentier
Doctorante, UdeM

Noémie Castro
Professionnelle de recherche, UdeM

Érick Rioux
Travailleur social, professionnel de recherche, UdeM

Mélissa Roy
Professeure adjointe, UQAM
Membre du CREMIS

Emmanuelle Larocque
Professeure agrégée, UQO

Emmanuelle Khoury
Professeure agrégée, UdeM
Membre du CREMIS

Rosemary Carlton
Professeure agrégée, UdeM

Les changements climatiques constituent l'un des plus importants défis du 21^e siècle et ils représentent le problème contemporain le plus pressant, tant sur le plan écologique que social. Leurs effets sur les populations interpellent directement les intervenantes sociales qui œuvrent dans le réseau public, le milieu communautaire, le secteur humanitaire ou en pratique privée, car ils et elles travaillent avec les individus et les communautés les plus affectées. Or, les intervenantes sont trop souvent démunies devant l'ampleur de ces enjeux. Ils et elles ne se sentent pas suffisamment outillées pour intervenir efficacement, que ce soit en termes d'analyse ou de pratiques d'intervention (Roy et al., 2025). Plusieurs auteurs-trices en travail social (Besthorn, 2012; Dominelli, 2013; Krings et al., 2020; Ramsay et Boddy, 2017) reconnaissent l'importance d'accroître les connaissances et les habiletés des intervenantes afin qu'ils et elles deviennent des acteurs-trices clés dans la lutte contre les causes des changements climatiques et leurs effets sur les populations en situation de vulnérabilité et/ou de marginalité. Les intervenantes manifestent le besoin d'avoir des espaces de dialogue entre pairs où il est possible de réfléchir, échanger, collaborer et développer des interventions mieux adaptées aux réalités climatiques et environnementales actuelles (MacDonald et al., 2024; Roy et al., 2025). Nos projets antérieurs (Dagenais-Lespérance, 2026; MacDonald et al., 2024, 2026) montrent également que le cursus de formation en travail social offre peu d'opportunités de développer des connaissances et compétences en matière d'intervention sociale en contexte de changements climatiques. Sur le terrain, les pratiques d'intervention restent à développer.



Credit: Nicolas Olivares

C'est pour relever ce défi que nous avons mené le projet *Mieux comprendre pour mieux former : renforcer des pratiques de résilience en intervention sociale à l'aube des changements climatiques*, subventionné par l'Institut National de Santé publique du Québec (INSPQ)¹. Ce projet comprend une étude des besoins ainsi qu'une formation continue adaptée aux intervenantes œuvrant dans les secteurs public et communautaire et étant en contact direct avec des publics susceptibles d'être affectés par les changements climatiques. Le volet de la formation continue a pris la forme de communautés de pratique, soit des groupes de personnes réunies autour d'un intérêt commun, d'une problématique partagée ou d'un domaine de passion, pour approfondir leurs connaissances et leurs expertises au fil d'interactions continues (Wenger, 1998), et formaliser des savoirs pragmatiques et des pratiques prometteuses (Roy et al., 2025). Pour ce faire, nous avons adopté une perspective holistique des interrelations entre les changements climatiques, la santé et les enjeux sociaux, en combinant le modèle conceptuel écosocial (Boetto, 2017; Boetto et al., 2020; Rambaree et al., 2019) et l'approche *Une seule santé*² axée sur l'apprentissage transformatif et l'éducation relative à l'environnement.

Démarche du projet

Nous avons procédé en trois étapes. Nous avons d'abord réalisé une revue de littérature pour documenter et analyser les pratiques d'intervention sociale prometteuses pour faire face aux changements climatiques en amont (prévention des changements climatiques et de leurs effets sur les personnes et les communautés, sensibilisation des personnes et communautés à propos des changements climatiques et de leurs effets sociaux et de santé) et en aval (interventions en cas de crise et de catastrophe).

Nous avons ensuite récolté des données mixtes grâce à un sondage mené auprès d'intervenantes. L'objectif était de brosser un portrait général de leur compréhension des interrelations entre les changements climatiques, la santé globale et l'intervention sociale, pour mieux saisir leurs besoins de formation.

Finalement, nous avons recruté des intervenantes parmi les répondantes au sondage et au sein de nos réseaux de collaborateurs-trices, pour former quatre communautés de pratique. L'objectif de cette démarche était d'abord de créer des espaces pour développer des habiletés d'analyse et d'intervention visant à atténuer les enjeux sociaux et de santé liés aux changements climatiques. Simultanément, nous souhaitions récolter des données qualitatives pour mieux comprendre les pratiques sur le terrain et éventuellement développer d'autres projets de recherche visant à les nourrir. Initialement, les communautés de pratique couvraient trois types de territoires (urbain, semi-rural et rural) et rassemblaient entre six et neuf intervenantes par groupe. En cours de projet, nous avons toutefois réduit le dispositif à deux groupes. Chaque communauté de pratique s'est rencontrée douze fois (une fois par mois pendant un an), par Zoom.

Apprentissages et collaborations

Une communauté de pratique ne se limite pas à un groupe de discussion : elle constitue un espace vivant où l'articulation entre action, réflexion et collaboration devient un levier puissant de transformation.

Les communautés de pratique, théorisées notamment par Étienne Wenger (1998, 2010) et Jean Lave (1991), reposent sur trois dimensions fondamentales : le domaine (champ d'intérêt commun), la communauté (groupe d'individus en interaction régulière) et la pratique (savoirs, outils, récits ou méthodes partagés) (Wenger, 1998). Elles se développent dans une diversité de contextes — professionnels, académiques, communautaires — afin de répondre à des besoins d'apprentissage collectif, de réflexion critique et de développement de pratiques. Contrairement aux équipes de travail formelles, elles se construisent de manière organique, autour du désir partagé d'apprendre et d'améliorer collectivement les façons de faire dans un champ donné (Lave et Wenger, 1991). Leur principal objectif est de soutenir le développement continu des savoirs en favorisant le partage d'expériences, la reconnaissance des défis rencontrés et l'exploration de solutions. Les communautés de pratique contribuent ainsi à réduire l'isolement professionnel, à renforcer la mémoire organisationnelle et à construire une identité collective centrée sur des pratiques significatives. Elles peuvent aussi devenir des espaces de soutien mutuel, d'expérimentation et d'innovation (Larouche et al., 2019).

En contexte communautaire ou éducatif, les communautés de pratique participent activement à la reconnaissance et au développement des savoirs expérientiels³ et à la valorisation des contributions de chaque personne. Elles s'inscrivent dans une démarche de coconstruction des connaissances, où l'apprentissage est ancré dans l'action, le dialogue et le contexte social.

Crédit: D YQ



Crédit: Thomas Kelley



Elles peuvent prendre des formes variées : certaines émergent de manière informelle, tandis que d'autres sont intentionnellement organisées. Même dans les communautés les plus structurées, il est souhaitable que les institutions auxquelles appartiennent les membres n'interviennent pas directement dans leur gestion, afin de préserver leur autonomie et leur capacité d'innovation (Wenger et al., 2002). Leur bon fonctionnement dépend des individus et des environnements dans lesquels la communauté évolue (Lathlean et Le May, 2002), notamment pour assurer l'engagement actif des membres, la pertinence du sujet traité, la confiance mutuelle, la qualité des infrastructures et l'accès aux ressources.

Enfin, les communautés de pratique trouvent des applications concrètes dans divers secteurs, notamment dans le domaine de la santé et des services sociaux, où elles favorisent les échanges interprofessionnels, la reconnaissance des savoirs de terrain et la mise en lumière de problématiques récurrentes vécues par plusieurs personnes praticiennes. Elles deviennent ainsi des lieux d'apprentissage collectif, de solidarité professionnelle et de transformation des pratiques. Plusieurs études montrent par ailleurs l'efficacité des communautés de pratique pour soutenir l'ajustement et l'intégration de pratiques complexes en santé et en travail social (Poitras et al., 2022; Desjardins et al., 2023). Elles constituent en ce sens un levier structurant pour un apprentissage collaboratif durable et une amélioration continue des pratiques professionnelles.

Nous avons organisé les séances sur l'heure du midi afin de composer avec l'horaire de travail des participantes. Chaque séance abordait un thème spécifique lié aux savoirs théoriques, pratiques ou expérientiels, en commençant par la présentation d'une capsule vidéo réalisée par des expertes de la thématique choisie. Les présentations ont traité de sujets aussi variés que l'approche *Une seule santé*, l'approche d'éducation populaire, les impacts des changements climatiques sur le phénomène de l'itinérance, ou encore les pratiques contemplatives visant à passer du « je » au « nous », dans l'optique d'une éthique du *care*.

Pour penser l'animation, nous nous sommes inspirées du modèle « formation pour les formateurs » (Orfaly et al., 2005) : une approche qui favorise la coconstruction et l'appropriation contextualisée des contenus théoriques et des savoirs professionnels et expérientiels. Nous avons par exemple abordé la perspective théorique écosociale à travers des réflexions sur la place des enjeux climatiques dans les pratiques des intervenantes, en faisant le lien avec des initiatives ou des enjeux concrets comme le développement de haltes-chaud ou les effets des changements climatiques sur la santé mentale.

Un langage commun

Les échanges ont permis de révéler des enjeux communs. Les participantes ont par exemple souligné la pertinence de développer des pratiques d'intervention en lien avec les changements climatiques selon une perspective globale, qui implique le développement de partenariats et de collaborations entre les secteurs institutionnel et communautaire, les groupes citoyens et les organisations environnementales. À ce propos, ils et elles ont donné l'exemple de l'alliance Transition en commun, née en novembre 2022, qui réunit des groupes citoyens, la Ville de Montréal et la société civile pour la transition socioécologique. Des participantes ont aussi souligné le potentiel de collaboration entre des organismes communautaires, comme le Groupe de recommandations et d'actions pour un meilleur environnement (GRAME), et les CLSC — tout en mentionnant que celles-ci sont malheureusement encore peu fréquentes, malgré la complémentarité de leurs missions. Les communautés de pratique ont toutefois encouragé les participantes à redoubler d'efforts pour développer des collaborations intersectorielles, malgré des cultures souvent divergentes.

Les participantes ont également développé des réflexions communes par rapport à l'implication des personnes premières concernées par les changements climatiques, notamment en soulignant l'importance de réfléchir en amont aux manières de les impliquer pour ne pas reproduire les inégalités et les rapports de domination que l'on dénonce par ailleurs : « Le concept qui ressort beaucoup dans nos réflexions, quand on parle d'inégalité puis de changements climatiques, c'est la désadaptation, dans le sens que ça serait important, quand on met des mesures d'adaptation ou d'atténuation pour les changements climatiques, de ne pas créer de nouvelles inégalités ». Il importe donc de dépasser la simple intégration des personnes concernées, pour tenir compte de leurs réalités et de leurs contextes de vie et ainsi favoriser leur participation pleine et entière. Les échanges ont aussi permis de relativiser les difficultés liées au développement de pratiques favorisant une implication citoyenne porteuse, et d'affirmer qu'il est possible d'inclure des personnes vulnérables et marginalisées.

RETOURS

« Une communauté de pratique [...] constitue un espace vivant où l'articulation entre action, réflexion et collaboration devient un levier puissant de transformation. »

RETOURS

Les participantes ont notamment illustré cette ambition par l'exemple d'une personne en situation d'itinérance participant activement à un comité intersectoriel où siège le pouvoir municipal.

Les communautés de pratique ont par ailleurs révélé l'importance du processus au-delà des résultats, et l'intérêt de mettre en place des actions à petite échelle. À ce propos, une participante a souligné la portée d'une action aussi simple que celle d'aller se promener: «Il y a une de mes collègues qui a pris l'initiative d'aller marcher dans le quartier avec les citoyens impliqués. Juste ça, c'était vraiment intéressant». Cette initiative a permis aux personnes d'être en contact avec la nature, d'apprendre à connaître, et à s'approprier collectivement leur territoire. Le sentiment d'appartenance à sa communauté, favorisé par ce type d'action, a également été identifié comme un élément clé dans le cadre de l'adaptation et de la lutte contre les changements climatiques: les liens de solidarité ainsi créés permettent de favoriser l'entraide dans le contexte des crises climatiques, de reconnaître une vulnérabilité commune et de lutter collectivement pour la protection d'un monde commun. Comme le rappelle une participante: «En créant le sentiment d'appartenance à la communauté, c'est par là qu'on va créer le "nous", j'ai l'impression. Mais des fois, ça prend une bonne crise».

Une participante a souligné les divergences entre les visions du milieu communautaire et celles des institutions: «Moi, ce que je trouve dur, c'est d'avoir tout le langage commun. Dépendamment on travaille pour qui [...], ce n'est pas toujours facile pour tout le monde. Que ce soit la Ville ou le CIUSSS, eux autres, ils restent bien ancrés sur les grands froids, mais [il faut en parler toute l'année] des mesures climatiques».

Crédit: T. (photographie), Fenyx Florentiny (oeuvre)



En ce sens, des participantes ont mentionné les différences de culture organisationnelle et les rapports de pouvoir entre le Réseau de la santé et des services sociaux (RSSS) et le milieu communautaire comme des enjeux importants. Ce, notamment dans le sens où les pratiques et le langage technocratique du réseau public contrastent souvent avec l'approche citoyenne et militante du milieu communautaire, qui souhaite aborder les changements climatiques dans leur globalité, mais dont les actions dépendent du financement gouvernemental. Il a été nommé que cette barrière financière risque d'entraver leurs actions et de refréner leurs critiques par rapport aux prises de position du réseau public.

Les participantes ont néanmoins réfléchi à divers leviers susceptibles de favoriser les collaborations multiréseaux et intersectorielles. Une intervenante a donné l'exemple d'une tournée, menée conjointement par une personne responsable d'analyser et de développer des programmes et des projets dans le champ du social et une organisatrice communautaire en santé publique auprès des aménagistes de leur MRC. Cette initiative a permis le rapprochement de deux secteurs différents, et le développement de leviers pour favoriser la prise en compte des inégalités sociales dans l'aménagement et l'adaptation du territoire aux changements climatiques.

Les communautés de pratique ont ainsi offert aux participantes des espaces de dialogue nourrissants, pour favoriser l'intégration des dimensions climatiques et environnementales aux pratiques existantes, encourager le partage de réflexions, de connaissances et de pistes d'action entre collègues, contribuer à l'intégration progressive de nouvelles grilles de lecture, mettre en place de nouvelles initiatives collectives et inspirer des projets à venir. À ce propos, une participante souligne «Je garde quand même en tête de toujours voir s'il n'y a pas une façon de mettre des petites actions en place [dans ma pratique] pour tenir compte de l'environnement, des changements climatiques et des impacts que ça a». Une autre participante explique avoir été particulièrement intéressée par la notion de résilience communautaire, qui permet d'intervenir à plus petite échelle pour atténuer les effets des changements climatiques en favorisant la création de liens communautaires: «le thème de la résilience communautaire [...] traduit les éléments que je viens chercher dans la communauté de pratique. Ça permet un peu de se sortir [...] des politiques qui sont plus systémiques, puis d'aller vers le local pour renforcer la vie communautaire, le sentiment d'appartenance, qui sont des éléments de résilience communautaire à plus petite échelle, qui sont plus humains, plus organiques des fois, mais qui ont quand même des résultats concrets pour les populations plus locales».

Les capsules vidéo visionnées au début de chacune des rencontres ont été très appréciées. Une participante rapporte notamment comment cette approche lui a permis de décaler son regard et d'approfondir ses réflexions : « Des fois, [dans d'autres communautés de pratique], tu ne sais pas quoi dire puis tu ne chemines pas tant. Tandis que là, quand tu es mis en lien avec des experts qui font des capsules [...] ça te conduit ailleurs, fait que tu chemines plus vite. Ça, j'ai beaucoup apprécié, j'ai senti que je ressortais avec quelque chose. Bon, est-ce que je ressorts avec un outil pratico-pratique? Je n'ai pas le sentiment de ça, mais ma lunette s'est agrandie, je dirais, puis mes réflexes sont différents ».

Justice socioécologique

Que ce soit dans le cadre de nouvelles communautés de pratique ou au sein d'autres espaces, il est essentiel de poursuivre les réflexions portant sur l'intégration des enjeux climatiques, environnementaux et écologiques dans les pratiques d'intervention. Nos données préliminaires indiquent que les intervenantes considèrent comme primordial d'aborder l'adaptation et la lutte aux changements climatiques dans une perspective de justice sociale, laquelle constitue un fondement central du travail social. Dès lors, il est nécessaire de poursuivre les discussions concernant les pratiques et les stratégies à privilégier afin de favoriser la prise en compte des inégalités socioécologiques, ainsi que les voix et les perspectives des populations marginalisées et vulnérables dans l'élaboration et la mise en œuvre de mesures d'adaptation et de lutte aux changements climatiques. Dans un contexte de précarité économique croissante, la nécessité d'articuler justice climatique et justice sociale s'impose, tout en révélant les défis que pose, dans la pratique —et particulièrement en milieu institutionnel— la conjugaison entre l'urgence de répondre aux besoins de base grandissants des populations et la mise en place de pratiques orientées vers la résilience, l'adaptation et la lutte contre les changements climatiques.

Ces enjeux mettent également en lumière la difficulté de traduire les savoirs et les connaissances théoriques en pratiques concrètes et, par conséquent, l'importance de maintenir des espaces de dialogue. Des espaces où, pour un temps, la réflexivité peut l'emporter sur l'urgence d'intervenir, et constituer un acte de résistance ordinaire. De surcroît, ces espaces offrent aux intervenantes l'occasion de contribuer concrètement à imaginer des solutions à la hauteur des réalités du terrain.

En ce sens, le développement de communautés de pratique s'est avéré fécond et il nous apparaît souhaitable de le poursuivre. Ce, notamment face à la relative absence de la question des changements climatiques au sein des cursus de formation en intervention sociale.

Pour soutenir cette ambition, notre équipe développe actuellement un Cadre de référence, de formation et de réflexion : un guide conçu pour favoriser la mise en place autonome de communautés de pratique⁴. Nous espérons ainsi contribuer à la mise en action réflexive et collective, qui nous semble aujourd'hui essentielle pour dépasser la logique dominante de réaction face aux changements climatiques, et miser plutôt sur des solutions d'intervention durables, fondées sur une perspective globale de la santé et du bien-être.



Crédit: Bui hoang Long

RETOURS

Notes

1. Plan pour une économie verte (PEV), numéro éthique #2024-5607.
2. L'approche *Une seule santé* relie la santé des humaines, des animaux et de l'environnement. Cette approche invite à changer notre façon de voir la santé : il ne s'agit plus de mettre l'humain au centre, mais de chercher un équilibre avec l'ensemble du vivant. Elle repose sur trois éléments essentiels : la collaboration entre les disciplines, la pensée globale et l'équité entre les êtres humains, les générations et les espèces.
3. Selon Gardien (2025), le savoir expérientiel s'élabore « du point de vue intérieur à l'expérience, et non en s'appuyant prioritairement sur le sens commun, les savoirs professionnels ou scientifiques » (p.27), et la contribution des pairs qui vivent des expériences similaires peut stimuler la production de ce savoir.
4. Ce guide fera prochainement l'objet d'un Dossier Web diffusé par le CREMIS. Le Dossier inclura notamment les capsules vidéo suivantes, présentées lors des rencontres de communauté de pratique : les perspectives écosociales (Érick Rioux); l'arbre de la vie et les approches narratives (Emmanuelle Larocque); l'itinérance et les inégalités climatiques (Ariane Lafontaine); l'outil d'analyse de son quartier (André-Anne Parent, Lucie Morin et Geneviève LeDorze-Cloutier); l'éducation populaire et les CC (Clémentine Barberger et Julie Calte); les événements climatiques extrêmes au Québec (Nathalie St-Amour); l'approche Une seule santé (Cécile Aenishaenslin); les émotions écologiques, écoémotions et intervention (Gabrielle Laverdière et Elizabeth Pinault); les pratiques contemplatives et activités de pleine conscience (Emmanuelle Houry).

Références

- Besthorn, F. (2012) Radical equalitarian ecological justice: A social work call to action. Dans M.Gray, J.Coates et T.Hetherington (dir.), *Environmental social work* (p.31-45). Routledge.
- Boetto, H.(2017).A transformative eco-social model: Challenging modernist assumptions in social work.*The British Journal of Social Work*, 47(1), 48-67. <https://doi.org/10.1093/bjsw/bcw149>
- Boetto, H., Bowles, W., Närhi, K., et Powers, M. (2020). Raising awareness of transformative ecosocial work: Participatory action research with Australian practitioners.*International Journal of Social Welfare*, 29(4), 300-309. <https://doi.org/10.1111/ijsw.12445>
- Dagenais-Lespérance, J. (2026, sous presse). Liens entre l'environnement et le travail social: apprentissages pratiques et théoriques d'une expérience de recherche. Dans MacDonald, S-A. (dir.), *Cultiver la justice climatique en travail social: savoirs, pédagogies et pratiques d'intervention*. Presses de l'Université du Québec.
- Desjardins, É., Sultan-Taïeb, H., St-Hilaire, F., Vézina, N., Ledoux, É., Naji, R. et Bélanger, P. (2023). Implementation process evaluation of an ergonomic train the trainer program: How to learn from mechanisms and the temporal structure of processes?*Evaluation and program planning*, 97, article 102233. <https://doi.org/10.1016/j.evalprogplan.2023.102233>
- Dominelli, L. (2013). Environmental justice at the heart of social work practice: Greening the profession. *International Journal of Social Welfare*, 22(4), 431-439. <https://doi.org/10.1111/ijsw.12024>
- Gardien, E. (2025). Comprendre et définir le savoir expérientiel. *Aequitas*, 31(1), 7-30. <https://doi.org/10.7202/1119322ar>
- Krings, A., Victor, B.G., Mathias, J. et Perron, B. E. (2020). Environmental social work in disciplinary literature, 1991-2015. *International Social Work*, 63(3), 275-290. <https://doi.org/10.1177/0020872818788397>
- Lathlean, J. et Le May, A. (2002). Communities of practice: An opportunity for interagency working.*Journal of Clinical Nursing*, 11(3), 394-398. <https://doi.org/10.1046/j.1365-2702.2002.00630.x>
- Larouche, H., Biron, D. et Vaillancourt, J. (2019). Miser sur l'engagement mutuel pour contribuer au développement professionnel continu : le modèle d'une communauté de pratique au préscolaire (CoPP). *Journal Of Childhood Studies*, 44(1), 92-110. <https://doi.org/10.18357/jcs.v44i1.18780>
- Lave, J. et Wenger, E.(1991). *Situated learning: Legitimate peripheral participation*. Cambridge University Press.
- MacDonald, S.-A., Rioux, É., Carlton, R., Dominelli, L. et Khoury, E.(2024). Repenser le travail social au Québec : Comment intégrer les préoccupations environnementales dans la pratique? *Intervention*, (159), 23-36. <https://doi.org/10.7202/1111610ar>
- MacDonald, S.-A. dir. (2026, sous presse). *Cultiver la justice climatique en travail social: savoirs, pédagogies et pratiques d'intervention*. Presses de l'Université du Québec.
- Orfaly, R. A., Frances, J. C., Campbell, P., Whittemore, B., Joly, B.et Koh, H. (2005).Train-the-trainer as an educational model in public health preparedness.*Journal of Public Health Management and Practice*, 11(6), S123-S127. <https://doi.org/10.1097/00124784-200511001-00021>
- Poitras, M.-E.,Couturier, Y., Doucet, E., Vaillancourt. V.T., Poirier, M.-D., Gauthier, G., Hudon, C., Delli-Colli, N., Gagnon, D., Careau, E., Duhoux, A., Gaboury, A., Ben Charif, A., Ashcroft, R., Lukewich, J., Ramond-Roquin, A. et Massé, S.(2022). Co-design, implementation, and evaluation of an expanded train-the-trainer strategy to apply the founding principles of primary care in practice: A pre-post study.*BMC Primary Care*, 23(1), article84. <https://doi.org/10.1186/s12875-022-01684-0>
- Rambaree, K., Powers, M.C.F. et Smith, R. J.(2019). Ecosocial work and social change in community practice.*Journal of Community Practice*, 27(3-4), 205-212. <https://doi.org/10.1080/10705422.2019.1660516>
- Ramsay, S. et Boddy, J. (2017). Environmental Social Work: A concept Analysis. *The British Journal of Social Work*, 47(1), 68-86. <https://doi.org/10.1093/bjsw/bcw078>
- Roy, M., Lachapelle, M., Larocque, E., Parent-Poisson, N., MacDonald, S.-A. et Kidd, S.A. (2025). «We're handing out freezies»: Climate challenge and changing social work practices in the homelessness sector. *British Journal of Social Work*, 56(1), 181-201. <http://doi.org/10.1093/bjsw/bcaf194>
- Wenger, E.(1998). *Communities of practice: Learning, meaning, and identity*. Cambridge University Press.
- Wenger, E.(2010). Communities of practice and social learning systems: The career of a concept. Dans C. Blackmore (dir.),*Social learning systems and communities of practice*(p.179-198). Springer.
- Wenger, E., McDermott, R. et Snyder, W. M.(2002). *Cultivating communities of practice: A guide to managing knowledge*. Harvard Business Press.
- Rousseau-Houle, T. (1982). Le logement et le propriétaire. *Revue générale de droit*, 13(2), 337-350. <https://doi.org/10.7202/1059379ar>



EXPÉRIENCES COLLECTIVES

DOSSIER

Partager le pouvoir
Cohabiter avec les campeurs·euses
Composer avec l'abject

Crédit: T.

Journal d'une démarche d'apprentissage collectif sur la coanimation

Partager le pouvoir

Diana Lombardi

Chargée de projet et animatrice en éducation populaire,
Groupe de recherche et de formation sur la pauvreté au Québec

DOSSIER

Le Groupe de recherche et de formation sur la pauvreté au Québec (GRFPQ, ou Groupe de recherche dans la suite du texte) a été fondé en 1989 par le Front commun des personnes assistées sociales du Québec. Le Groupe de recherche travaille avec des militant-es, des organismes communautaires et des équipes de recherche pour faire connaître les causes et les effets de la pauvreté, et trouver des solutions pour bâtir une société plus juste. Pour le Groupe de recherche, on ne trouvera pas de solutions à la pauvreté sans les personnes qui la vivent : ce sont elles qui savent le mieux ce que ça veut dire d'être pauvre. C'est pour ça qu'elles sont au cœur des actions du Groupe et que toutes ses activités visent à apprendre ensemble, pour agir ensemble.

Depuis l'automne 2025, le Groupe de recherche mène une démarche d'apprentissage collectif sur la coanimation d'activités communautaires, pour réfléchir au partage du pouvoir et des responsabilités entre militant-es et salariées. Diana Lombardi, responsable du projet, nous offre une vue « de l'intérieur » sur cette démarche.



Crédit: Robert Anash

Comme le souligne un-e membre de l'équipe du Groupe de recherche: « partager le pouvoir, ça prend plus de temps que de le garder ». À quel point est-il légitime et justifiable de tenir au pouvoir qu'on a, surtout lorsqu'on est en action contre les inégalités sociales ? Et comment faire pour se placer en soutien, plutôt qu'au cœur de l'action ? En discutant avec des militant-es impliquées dans des groupes communautaires, on s'est rendu compte que, souvent, ce sont les personnes salariées (les équipes de travail) qui animent les activités, parce qu'on présume que les militant-es n'ont pas cette capacité, et que, parfois, salariées et militant-es n'ont pas exactement les mêmes objectifs¹. Au Groupe de recherche, on considère que c'est contraire à nos valeurs de *par et pour* de maintenir cette pratique, et que les militant-es devraient également pouvoir décider de ce dont on va parler, de ce qu'on va faire et de pourquoi et comment on va le faire.

Alors on s'est demandé: comment mieux partager ce pouvoir-là ? Serait-il possible que les militant-es et les salariées partagent l'animation des activités de leurs groupes ? Et comment faire pour bien soutenir les militant-es qui aimeraient expérimenter la coanimation ?

Avec toutes ces questions en tête, l'équipe du Groupe de recherche s'est lancée dans une démarche d'apprentissage collectif sur la coanimation par les personnes qui vivent la réalité de la pauvreté (les militantes) et les personnes qui ne la vivent pas (les salariées)². Avec quatre duos militante-salariée de quatre groupes communautaires différents (dont le Groupe de recherche)³, nous avons formé un cercle d'apprentissage pour réfléchir aux différentes manières de partager les responsabilités de l'animation, identifier les pratiques qui favorisent la prise de parole et la participation de chacune et bénéficier de l'expérience des différents groupes communautaires. Entre les rencontres du cercle, chaque duo est invité à coanimer deux à trois activités auprès de son groupe et d'en discuter ensuite avec le cercle, en partageant ses expériences, ses idées, ses bons coups, les obstacles rencontrés et les pistes d'action possibles pour la suite. L'idée étant de mettre en commun nos réflexions sans les hiérarchiser, pour développer un outil de soutien à la coanimation à partager avec d'autres groupes communautaires.

Le présent texte nous plonge dans les coulisses de cette expérimentation collective : à la manière d'un journal de bord, la coordonnatrice du projet nous raconte les embûches, les succès, les questions et les surprises rencontrés en cours de route.

7 novembre 2025

Première rencontre du cercle d'apprentissage (et ma première expérience d'animation avec ce groupe). L'objectif aujourd'hui est de créer du lien entre les participantes (« faire pogner la chimie ») et de définir nos attentes communes envers le projet.

Première surprise : tout le monde a des expériences de coanimation. Ça vient changer un peu la donne, et ça nous rappelle un enjeu important : même sans le vouloir, on présume souvent des choses. On aurait dû les accueillir avec plus d'ouverture d'esprit. Certains groupes ont donc une culture déjà bien établie de la coanimation et du partage des responsabilités mais, bien sûr, ça n'est pas toujours évident ! Dans le milieu de l'aide sociale, on parle beaucoup de *par et pour*, mais ce n'est pas nécessairement la norme dans l'ensemble du mouvement communautaire, et ça demande des équipes assez grandes et du temps pour s'investir.

On se demande ce qu'il faudrait mettre en place pour que le partage des rôles, des tâches et de la charge de travail se fasse dans l'écoute et la compréhension mutuelle. On se rend compte que ça ne sert à rien de chercher une recette universelle et qu'on a besoin d'outils flexibles, adaptables aux réalités des différents groupes. On peut quand même identifier des ingrédients importants de la recette : favoriser la prise de parole de tout le monde, s'entraider et vérifier que chacune est à l'aise, être à l'écoute et prendre sa juste place.

Calendrier du projet

Automne 2025 : création du cercle d'apprentissage et première expérience de coanimation. Les participantes établissent collectivement les objectifs de la démarche.

Hiver 2026 : les duos coaniment une ou deux activités supplémentaires entre janvier et mars. Le cercle d'apprentissage se rencontre deux fois pour revenir sur ces activités.

Printemps-été 2026 : le cercle d'apprentissage se réunit pour réfléchir à la création d'un outil de soutien à la coanimation, à partir de l'expérience des quatre duos.

L'équipe du Groupe de recherche travaille sur l'outil à partir des propositions du cercle. Selon l'intérêt et la disponibilité des participantes, les membres du cercle peuvent former un comité pour collaborer avec le Groupe de recherche.

Automne 2026 : diffusion de l'outil dans le milieu communautaire.

Par exemple, on se rend compte que ce n'est pas toujours facile d'assurer un partage égal de la parole, dans la mesure où certaines personnes ont plus ou moins de facilité à s'exprimer en public, ont parfois des difficultés de lecture, etc. On essaie des techniques comme l'utilisation d'un chronomètre, mais ça ne nous paraît pas encore pleinement satisfaisant (en l'occurrence, chronométrer le temps de parole nous paraît injuste pour les personnes qui ont des difficultés d'élocution).

On parle aussi beaucoup des enjeux d'accessibilité : le choix des mots, des lieux, des horaires, tout ce qui fait que chacune peut prendre sa place dans le projet. Parfois, on ne partage pas les responsabilités parce qu'on se dit que ça va être trop difficile, que ça va prendre trop de temps, mais ça implique qu'on s'attend à ce que les militantes agissent ou s'impliquent de la même manière que les salariées : est-ce pertinent ? Il faut aussi accepter que les gens ne fassent pas toujours les choses comme on voudrait qu'elles soient faites — à quels standards on se réfère⁴ ? La réalité est que les salariées détiennent beaucoup de pouvoir et de responsabilités : organiser les rencontres, réfléchir aux contenus, mobiliser les connaissances, etc. Est-il possible de partager ce pouvoir dès la conception des activités ? Est-ce que toutes les militantes sont outillées pour le faire ? Quels changements systémiques pouvons-nous — ou sommes-nous prêtes à — faire pour faciliter ce genre de coconstruction ? En tant que chargée de projet, animatrice des cercles d'apprentissage et coanimatrice participante à cette démarche, je me pose ces questions sans trouver de réponse claire.

DOSSIER

« les militantes devraient également pouvoir décider de ce dont on va parler, de ce qu'on va faire et de pourquoi et comment on va le faire »

Dans un texte de Gyasi Burks-Abbott, auteur, conférencier et défenseur des droits des personnes autistes, on peut lire: « tout le monde peut apprendre » et « Handicapée ou non, personne n'est complètement auto-suffisante »⁵ (2024). On considère que l'égalité, c'est prendre la personne là où elle est, c'est-à-dire ni surestimer ni sous-estimer son potentiel, et que ça ne revient pas nécessairement à partager les tâches moitié-moitié entre militantes et salariées. Une militante raconte que, dans son groupe, « les personnes salariées ont la théorie, et nous apportons le vécu ». Une autre militante ajoute: « on ne veut pas toujours coanimer! », en expliquant que c'est parfois plus facile d'animer seule. Finalement, pour reprendre encore une fois les mots de Burks-Abbott, on est d'accord pour dire qu'on veut « toujours présumer la compétence »⁶ des gens, sans pour autant les placer en situation d'échec: l'idée est d'offrir à chacune la chance de surmonter des défis, mais pas trop grands ou impossibles.

Le climat de cette première rencontre était très ouvert et amical, les participantes ont pris de longs tours de parole — en ce sens, on considère que l'objectif est atteint. On prévoit de créer un outil de rétroaction basé sur les défis et stratégies nommés aujourd'hui, pour que chaque duo puisse le remplir après leurs expériences de coanimation, et en discuter à la prochaine rencontre du cercle.

26 novembre 2025

Première expérience de coanimation, duo Brigitte et Diana. Hier, Brigitte et moi sommes allées observer l'animation de ma collègue. Nous avons préparé un mot d'ouverture sur la mission et les actions du Groupe de recherche. Ça s'est bien passé et Brigitte était tellement fière! Elle a quelques enjeux avec la lecture, je lui ai demandé si elle était nerveuse, mais elle m'a dit que non, elle n'est pas anxieuse de prendre la parole devant les gens — du moins pas tout le temps. Je suis vraiment fière d'elle, mais est-ce que je suis fière de moi ?

On a pratiqué, on a réussi. Il y avait juste un mot sur lequel elle accrochait un peu. J'ai pu l'aider en chuchotant, mais... pourquoi je ne l'ai pas modifié avant, puisque je savais que c'était moins facile pour elle? En quoi ça dérange de changer un mot? Et est-ce qu'on a pris le temps de regarder ensemble ce que voulait vraiment dire le texte? Elle connaît bien le Groupe de recherche, on aurait pu réécrire le texte ensemble, dans ses mots à elle. Je crois que j'ai plaqué mes attentes sur elle! Je sais que j'étais encourageante, et que Brigitte est satisfaite et contente. Elle m'a dit, avec beaucoup de patience et de bienveillance, que « je vais apprendre ». Elle estime qu'on arrivera à mieux se connaître et à mieux travailler ensemble. Cependant, je me demande si cette expérience a vraiment favorisé un partage de pouvoir. Est-ce que j'ai appliqué les principes que je voulais mettre de l'avant dans ce projet? Je dépose ces questions et je poursuis ma réflexion.

23 janvier 2026

Deuxième rencontre du cercle d'apprentissage. On avait prévu des ateliers en sous-groupes, mais le cercle en a décidé autrement! Les participantes préféraient entendre les retours de chacune.

Le cercle a soulevé un défi important: « coanimer, c'est une des choses qui passe plus facilement à la trappe dans les priorités. Donc on ne prend pas, ou peu, de temps pour se préparer ». Les horaires sont trop remplis, et on a manqué de temps pour préparer la coanimation comme on l'aurait voulu. Ça fait en sorte que la personne salariée prend plus de place (ou, parfois, anime seule), parce qu'elle est plus à l'aise de s'adapter rapidement. Bien sûr, certains défis auxquels font face les militantes sont hors de notre contrôle, comme la maladie, la fatigue, ou le fait d'être touchée directement par le contenu abordé. Mais en prenant cette place-là, on passe à côté du sens même de la coanimation! Deux salariées se sont demandé à leur tour s'ils ou elles avaient manqué quelque chose dans la préparation, pour s'assurer que leurs coanimateurtrices soient à l'aise.



Crédit: Eric Prouzet

<p>Sentiments APRÈS la dernière coanimation. Comment je me sens après avoir coanimé.</p>	<p>Comment nous allons y arriver! Les stratégies que nous voulons utiliser. Ce que je vais faire pour coanimer comme je veux.</p>	<p>Comment nous VOULONS nous sentir après la PROCHAINE coanimation. Ce que je veux. La façon que je veux faire la coanimation.</p>
<p>Je me suis sortie de ma zone du confort. J'ai eu plus de confiance en moi</p>  <p>« Je savais pas que j'étais capable! »</p> 	<p>S'organiser, faire des aide-mémoires</p>  <p>Se préparer, se vider la tête</p>  	<p>Être préparée à tout</p>  <p>Composer avec le déficit d'attention ou la difficulté de rester focus</p> 

Ce que nous voulons pour la coanimation. Cercle d'apprentissage collectif, GRFPQ, 2026

Mais on se pose la question: qui a décidé que les salariées devraient prendre soin des militantes? Qui a besoin de qui? On partage nos stratégies: un duo s'est préparé au téléphone et un autre a fait son debrief pendant le trajet du retour. Ce sont de bonnes idées si on manque de temps.

On constate aussi que tout le monde n'a pas les mêmes objectifs ou intérêts pour la coanimation. Certaines souhaitent que les gens comprennent à quel point le partage de pouvoir est important pour le bien commun du mouvement communautaire, et veulent offrir une feuille de route à d'autres groupes pour les soutenir dans cette démarche. D'autres apprécient avant tout l'idée de réfléchir ensemble, d'améliorer ses pratiques. Pour d'autres encore, c'est l'occasion de prendre une place, d'être traitée en égale. Finalement, que ce soit pour militer, socialiser, ou même pratiquer la lecture, on trouve important de s'assurer que les coanimatrices aient du plaisir: on a un objectif « anti-professionnalisation » et égalitaire, tout le monde est là pour avoir du fun.

La dynamique qui s'est installée au sein de ce groupe est vraiment extraordinaire. Un véritable esprit d'entraide s'est établi: chaque personne était écoutée et les autres posaient des questions de relance. Parfois, on s'arrêtait pour s'assurer que l'on comprenne bien le propos d'une collègue, ou on l'aidait à choisir l'image qui concordait le mieux avec son sentiment.

Certaines personnes participent moins aux échanges, surtout lorsque ça fait longtemps que la même personne parle ou lorsque la discussion devient quelque peu théorique, réflexive ou personnelle. J'ai vu (et senti) les regards fuyants, les yeux qui se ferment un peu, l'envie de se lever et de se promener dans la salle... Mais on dirait que le groupe a intuitivement trouvé un moyen pour (ré)inclure ces personnes: après des échanges un peu lourds, la discussion a bifurqué vers le passe-temps d'une des membres. Tout le monde parlait en même temps, avec légèreté.

Après une minute, j'ai repris l'animation selon l'ordre du jour, et tout le monde était disponible et attentif. C'est comme si une soupape avait besoin d'être relâchée. Je suis impressionnée par la capacité du groupe à s'autoréguler!

Maintenant que le lien est créé et que le groupe fonctionne bien, il est peut-être temps de prendre un peu de recul et de commencer à appliquer un regard critique sur ce qui se passe. On n'a pas encore abordé les questions difficiles, notamment celle des rapports de pouvoir qui peuvent se jouer, à la fois dans la coanimation mais aussi dans le cercle lui-même. Comment aborder tout ça? Tout le monde n'a pas une vision politique des choses, chaque groupe est différent dans ses positions et dans ses besoins, et on ne veut pas les perdre en échappant cette diversité. Mais parfois, justement parce qu'on est très fortes dans le *par* et *pour*, on dirait qu'on arrête de se questionner sur ses pratiques et sur le besoin de les améliorer. Ça serait bien d'amener tranquillement ces enjeux lors de la prochaine rencontre du cercle.

13 mars 2026

Troisième rencontre du cercle d'apprentissage. Cette fois-ci, ma collègue Trycia a animé la rencontre, ce qui m'a permis de participer pleinement aux échanges aux côtés de Brigitte. On a commencé avec un tour de table pour revenir sur nos expériences de coanimation depuis janvier.

B. (militante) et L. (salariée) ont coanimé une rencontre sur les enjeux liés à la pauvreté, dans une optique de croisement des savoirs (universitaires, expérientiels, etc.). Plusieurs rondes d'échanges ont eu lieu en amont pour arriver à certains constats et nourrir une discussion collective.

Selon B., c'était un désastre. Elle a beaucoup travaillé ces dernières années pour développer sa façon de faire et se sentir à l'aise dans son rôle d'animatrice. Mais cette fois-ci, l'ordre du jour a été établi en amont

après une consultation entre les différentes parties prenantes, et elle n'a pas pu faire les choses à sa manière : « il fallait que je sorte de ma zone de confort et j'étais bloquée ». Le duo est également revenu sur les défis que l'on rencontre lorsqu'on aborde des sujets difficiles : « On a des "poques" que, parfois, les autres ne voient pas nécessairement. On ne sait pas comment les gens vont recevoir nos paroles. On ne veut pas blesser, choquer, provoquer ». Cette préoccupation mène B. à se questionner : « Comment ne pas creuser trop pour ne pas réveiller les idées noires ? La ligne est très fine ». Malgré ces embûches, B. reste fière de son travail : « Je m'exprime difficilement, ce n'est pas tout le monde qui me comprend. Ma façon d'être peut ne pas convenir à tout le monde, mais je suis moi. C'est un cheminement personnel, et j'en suis fière ! ».

M. (militant-e) a coanimé une présentation donnée à un groupe d'étudiantes sur la défense des droits des personnes prestataires de l'aide sociale. Elle est habituée à se prononcer sur le sujet, mais c'était la première fois qu'elle le faisait dans un tel contexte. Les coanimatrices se sont préparées en avance, et M. a pu adapter son témoignage au public.

La réception a été excellente, mais M. nous a aussi fait part de certains aléas : à cause du mauvais éclairage de la salle, elle a eu de la difficulté à consulter ses notes, ce qui l'a déconcentrée (« parfois, mon cerveau part prendre une marche »). Elle a manqué son tour de présentation, et sa coanimatrice a pris la parole à sa place. M. aurait aimé revenir sur cette expérience avec elle, mais ça n'a pas été possible. M. estime qu'elles auraient dû prévoir un moment de rétroaction : « comme ça, on peut tout se dire, le positif et le négatif ».

Brigitte et moi avons coanimé un atelier sur les inégalités socioéconomiques dans un organisme communautaire. On s'est préparées d'avance et, cette fois-ci, en contraste avec notre coanimation au mois de novembre, Brigitte a présenté le Groupe de recherche avec son propre texte : « au Groupe de recherche, nous sommes dans la lutte pour défendre les droits des personnes qui vivent dans la pauvreté. On offre des formations dans les groupes et on participe à la recherche sur la pauvreté. Nous croyons à nos actions et nous voulons que tout le monde soit égal ! ». Elle était fière de sa prise de parole : « c'est mes mots. Ça vient de moi ».

Crédit: Quentin Basnier



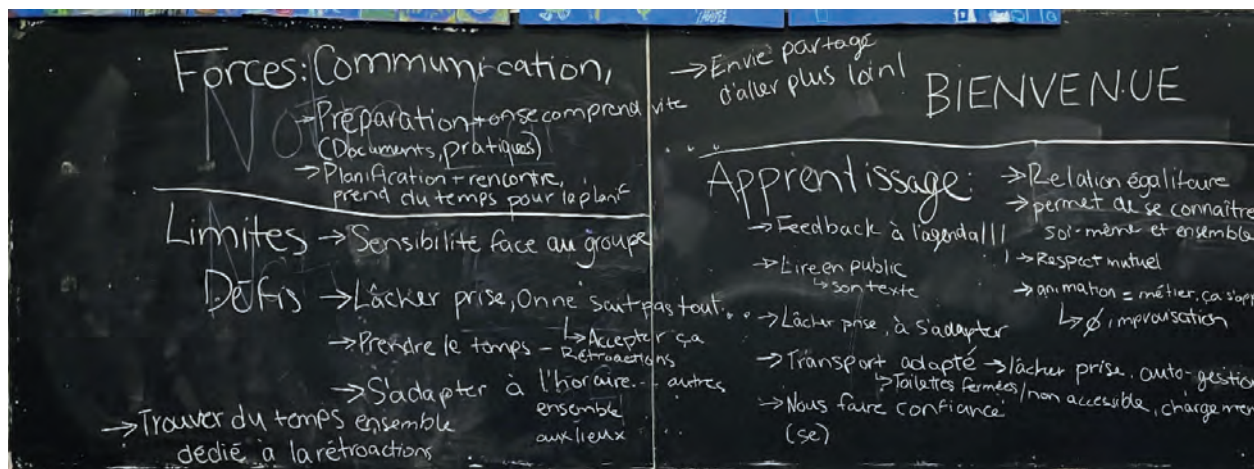
Un des apprentissages que l'on retient de ces retours et de nos échanges est que le fait d'avoir une bonne complicité entre les coanimateurs-trices est un facteur de réussite. Une participante salariée-e témoigne : « je cumule plusieurs années d'animation, et pourtant, je peux parfois coanimer avec une collègue et ne pas trouver ça facile, ne pas me sentir à la hauteur ». Se connaître assez pour avoir développé un certain niveau de confiance aide à fluidifier l'animation, et à improviser en fonction des forces, des faiblesses et des besoins de l'autre.

Le temps de rétroaction est aussi important que le temps de préparation, et il devrait être planifié dès le départ. Comme le souligne une participante militante-e : « ça se peut que personne d'autre que celle qui a vécu [un événement problématique] ne se soit rendu compte de quoi que ce soit » et, si on attend trop longtemps pour faire le bilan, les événements semblent trop lointains pour être discutés. Prendre le temps de se dire les choses permet ainsi de mieux se comprendre, de développer la relation de confiance entre les coanimateurs-trices et d'apprendre ensemble.

Même si on est bien préparées, beaucoup de facteurs externes peuvent avoir un impact sur la coanimation. Une participante enchaîne les exemples : le chauffeur du transport adapté ne l'a pas débarquée à la bonne porte, elle a eu des difficultés à trouver la salle et a dû marcher beaucoup, il n'y avait pas d'eau à disposition et pas assez de temps pour aller en chercher, l'éclairage était trop bas pour lire, les toilettes étaient fermées... Tout cela a affecté sa disponibilité mentale pour la coanimation (« ma charge mentale était énorme déjà ! »). Selon elle, c'est à elle d'apprendre à « se gérer » pour que ça ne « nuise » pas à sa présentation, mais le groupe a vivement réagi en rappelant qu'elle n'a pas à elle seule le contrôle sur tous ces aspects. Ce sont des éléments dont on peut discuter lors des rétroactions, pour essayer d'en tenir compte collectivement.

Il faut aussi savoir lâcher prise et ne pas se mettre trop de pression : on ne peut pas tout savoir ni tout contrôler (« j'ai appris à lâcher prise, à m'adapter, à faire confiance au processus »). C'est important d'être prêtes à accueillir l'imprévisibilité, et le fait qu'on ne sait jamais exactement comment les gens vont réagir (« parfois, il y a certains mots-clés qui vont ouvrir ou fermer les personnes »). Par ailleurs, on considère que reconnaître qu'on n'a pas toutes les réponses (que « des fois, j'sais pas ») est un acte d'humilité : « j'en finis plus d'apprendre. Je vais dormir et apprendre dans mon sommeil ! ».

Finalement, on en conclut que la coanimation, c'est *faire l'effort*. Ce n'est vraiment pas quelque chose que l'on improvise, on ne peut pas juste se dire « tiens, je suis animatrice ». Comme le soulignent les participantes : « c'est un métier », et cela se développe.



Nos forces, nos limites, nos apprentissages. Cercle d'apprentissage collectif, GRFPQ, 2026

Organisation apprenante

En plus de ces retours collectifs sur la coanimation, l'objectif de la journée était d'aborder les enjeux qui nous ont poussées à amorcer ce projet : les dynamiques de pouvoir en place dans les rapports entre militantes et salariées. On a rapidement réalisé qu'il ne serait pas évident d'aborder frontalement ces questions, comme le remarque Trycia : « je n'ai aucune idée comment j'aurais pu l'amener sans littéralement sous-entendre que les salariées oppriment les expertes de vécu. Un beau casse-tête ». Toutefois, même si certains termes ne sont pas directement employés, cela ne veut pas dire que le cercle d'apprentissage n'a pas eu des échanges réflexifs puissants : au cours des différents ateliers, plusieurs participantes ont nommé des défis, vécus et observés, intimement liés à la notion de répartition du pouvoir, sous différentes formes – que ce soit parce qu'une coanimatrice est en situation de handicap et l'autre non, parce qu'on n'a pas la même charge mentale, parce qu'on a des expériences différentes, etc.

Quand je réfléchis à mon propre rôle de chargée de projet, je pense à tous les chapeaux que je porte : la coanimation avec Brigitte, la coordination et l'animation des rencontres du cercle, ainsi que la vision globale et transversale du projet. Il y a beaucoup de pouvoir en jeu : c'est bien moi qui décide de ce que je veux partager et des questions que je veux poser. On parle souvent de briser le discours dominant dans le mouvement communautaire, mais on a tellement intégré certaines façons de penser... Pour faire avancer ces réflexions, je m'appuie sur un document intitulé « Culture de la suprématie blanche dans nos organisations », adapté par le Centre des organismes communautaires (COCO, 2020) à partir des travaux du collectif de formatrices et militantes *Dismantling Racism Works*⁷. Ce document présente des caractéristiques de la culture organisationnelle blanche, et propose des « antidotes », fondés sur une approche d'« organisation apprenante ».

L'une des caractéristiques présentées est justement la crainte du conflit ouvert, où la « politesse est utilisée comme prétexte pour priver les gens de l'espace nécessaire pour ressentir leurs émotions et pour être eux-mêmes » (COCO, 2020, p. 32). Ce n'est pas que je trouve que les participantes du cercle d'apprentissage évitent le conflit, mais il est certain que ce n'est pas facile d'aborder frontalement les sujets difficiles, que ce soit pour les animateur·trices ou les participantes. Un des antidotes proposés est de « Faire la distinction entre être impoli et soulever des questions difficiles. Apprendre à avoir des conversations vraies en équipe et s'aider les unes les autres à se sentir écoutées dans ces moments plus tendus » (p. 32). Cela pourrait m'être utile pour la suite, surtout si je fais le lien avec l'exercice d'auto-réflexion : « comment utilise-t-on la rétroaction pour évaluer et améliorer les programmes et les activités ? Si des problèmes ou des développements inattendus surviennent, comment sont-ils abordés et réglés ? » (p. 33).



Crédit: mcccxxii

Crédit: Bret Lama



Je vois d'autres liens avec nos objectifs et nos questionnements dans le document. Le cercle d'apprentissage essaie par exemple de se défaire de la culture perfectionniste qui, liée à l'exigence d'un travail parfait, met de l'avant « ce qui ne va pas » et où « les erreurs sont perçues de manière personnelle » (p. 10). En consultant les antidotes à cette caractéristique, je nous reconnais : « favoriser un environnement où tous-tes peuvent reconnaître que les erreurs mènent parfois à des résultats positifs. Développer la capacité d'échouer, puis d'être transformé par ces échecs » et « dissocier la personne de l'erreur » (p. 12).

Notre objectif est également de démontrer qu'il n'y a pas qu'une seule bonne façon de faire les choses, mais plutôt « qu'il existe plusieurs façons d'atteindre un même but et demeurer ouvertes à d'autres avenues possibles » (p. 16). Nous croyons que les militantes et les membres du communautaire sont capables de coanimer, même si cette coanimation ne ressemble pas à ce que l'on avait imaginé. Nos discussions sur l'humilité font aussi le lien avec un des antidotes : « Ne jamais présumer savoir, en tant qu'individu ou qu'organisation, ce qui est bon pour d'autres communautés. L'humilité est essentielle à l'établissement de relations significatives avec des communautés dont les antécédents culturels sont différents des nôtres ou de ceux de notre organisation » (p. 16). Ce point rejoint d'ailleurs l'argument d'Esther Fillion (2005), lorsqu'elle analyse les différences culturelles qui opèrent entre les membres et les équipes de travail en alphabétisation populaire.

Essayer la coanimation

Somme toute, ce qui traverse nos expériences de coanimation et de travail collectif n'est pas juste une question interpersonnelle, mais bien un ancrage dans des enjeux systémiques et des biais parfois inconscients. Le Groupe de recherche a lancé ce projet en espérant soutenir les groupes communautaires à essayer la coanimation — tout en apprenant de cette pratique nous-mêmes —, à revenir aux racines de l'action communautaire autonome et à oser apporter des changements au sein de leurs organisations. On espère également inspirer une réflexion sur le partage du pouvoir, telle que celle que l'on a amorcée ici, sans prétention à y trouver toutes les solutions (d'autant plus dans un contexte où les salariées subissent également des formes de pouvoir économique qui impactent leur rapport au temps et à l'efficacité).

À partir de ces expériences collectives, que pourrait-on finalement imaginer comme outil de diffusion ? Les membres du cercle d'apprentissage aimeraient proposer un guide ou un outil simple pour soutenir d'autres groupes à se lancer dans la coanimation. L'idée serait de proposer des pistes de réflexion pour définir une façon de faire adaptable, selon les groupes, à la variété de leurs contextes, de leurs ressources, de leurs besoins et de leurs objectifs. Le contenu devrait pousser les lecteur-trices à se poser des questions, leur permettre de se référer à nous au besoin, ou renvoyer à une page web sur laquelle on fournirait des ressources pertinentes, comme des propositions de lecture pour approfondir les sujets abordés dans le guide. On souhaite aussi rendre compte de ceci avec un format accessible, incluant des images, un langage simple et un peu de marge pour la créativité... Peut-être qu'un zine serait une idée intéressante ?

À l'heure d'écrire ces lignes, la démarche d'apprentissage collectif sur la coanimation menée par le Groupe de recherche est encore en cours. L'outil de soutien à la coanimation sera créé et diffusé dans les milieux communautaires au cours de l'été et de l'automne 2026. Cette nouvelle étape de la démarche fera l'objet d'un second article — sous l'angle de la rétrospective — diffusé dans un prochain numéro de la Revue du CREMIS.



Crédit: Michael Dziedzic

Notes

1. À ce propos, voir les travaux d'Esther Fillion sur les groupes d'alphabétisation populaire (2005; 2011).
2. Il importe de noter que les groupes communautaires qui participent à ce projet ont des pratiques et des compréhensions diverses par rapport à cette terminologie. Dans cet article, nous utilisons le terme « militantes », là où les groupes utilisent aussi militante active ou experte de vécu, et nous utilisons le terme « salariée », là où les groupes emploient aussi des termes comme travailleuse, intervenante, militante salariée ou alliée. De plus, il est important de nuancer la binarité entre vivre et ne pas vivre la pauvreté. Dans l'immédiat, on peut affirmer qu'il y a des personnes qui vivent la réalité de la pauvreté et d'autres qui reçoivent un salaire ou un revenu plus important. Toutefois, on ne peut pas dire avec certitude que ces dernières peuvent subvenir à leurs besoins tout comme on ne peut pas s'exprimer sur les expériences passées des personnes impliquées.
3. Je tiens à remercier mes collègues du Groupe de recherche pour leur soutien, et les participantes du projet d'avoir partagé leurs apprentissages et questionnements avec nous.
4. À ce propos, voir l'article de Ouellet et Quesne, *La déficience intellectuelle et le piège de l'intelligence - La déshumanisation par le QI*, publié dans la *Revue du CREMIS* (2024).
5. Traduction libre : « I'll always be teachable » et « Disabled or not, no one is completely self-reliant ».
6. Traduction libre : « Always presume competence ».
7. Pour en savoir plus sur *Dismantling Racism Works*, consulter leur site web : <https://www.dismantlingracism.org>

Références

- Burks-Abbott, G. (2024, 4 octobre). A Presumption of Competence: Empowering Disability Advocacy and Independent Living. *Autism spectrum news*. <https://autismspectrumnews.org/a-presumption-of-competence-empowering-disability-advocacy-and-independent-living>
- Centre des organismes communautaires (COCO). (2020). *Culture de la suprématie blanche dans nos organisations*. <https://coco-net.org/la-culture-de-la-suprematie-blanche-dans-nos-organisations>
- Fillion, E. (2011). Vers une amélioration des pratiques démocratiques en alphabétisation populaire. *Nouvelles pratiques sociales*, 23(2), 47-64. <https://doi.org/10.7202/1006128ar>
- Fillion, E. (2005). *Les pratiques démocratiques dans les groupes d'alphabétisation populaire : libération ou insertion culturelle ?* [mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal]. <http://bv.cdeacf.ca/documents/PDF/rayonalph/84419.pdf>
- Ouellet, G. et Quesne, J. (2024). La déficience intellectuelle et le piège de l'intelligence - La déshumanisation par le QI. *Revue CREMIS*, 15(2), 38-43. <https://doi.org/10.7202/1115480ar>



Crédit: Sajad Fi

Récit de terrain à ciel ouvert

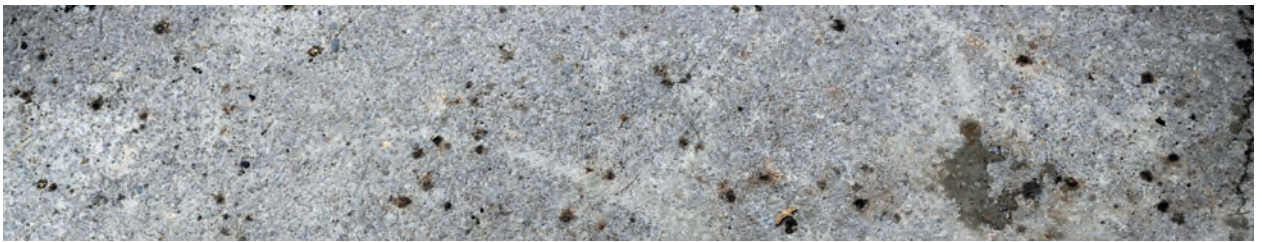
Cohabiter avec les campeurs·euses

Véronic Lapalme

Candidate au doctorat en travail social, UdeM

DOSSIER

Crédit: Vik Shen



En choisissant de mener un projet de recherche auprès de personnes habitant les campements montréalais, je savais que je vivrais une expérience bouleversante. Mais je n'avais pas mesuré à quel point cela m'affecterait. Mon terrain a commencé sous un ciel lourd : un démantèlement, des effets personnels jetés dans des camions à vidange, une femme serrant son toutou en silence. Au fil des mois, je me suis laissée porter à travers le campement, à écouter des histoires qui se déposent comme des confidences, à voir des liens parfois discrets qui tiennent et à observer des stratégies de survie malgré la vulnérabilité et la menace constante d'éviction.

C'est dans cette perspective que s'inscrit ma thèse doctorale, qui vise à documenter et à analyser les dynamiques sociospatiales liées à cette forme d'habiter qui prend de l'ampleur. Le présent article se concentre plus spécifiquement sur les modalités de mon entrée en contact avec les personnes en campement, ainsi que sur l'expérience du terrain à leurs côtés.

En parallèle, ma posture de chercheuse s'est continuellement négociée – entre proximité, réflexivité et nécessité d'habiter, même brièvement, cette réalité à ciel ouvert. Cet article propose un récit à la première personne, pour mettre en lumière non seulement l'expérience de vie en campement, mais aussi la manière dont ces rencontres transforment le regard et le pas de la chercheuse qui s'y attarde.

Démarche d'enquête

Depuis juin 2025, je mène une ethnographie relationnelle¹ (Desmond, 2014) auprès des personnes qui habitent en campement, des résidentes qui habitent à proximité et des travailleuses communautaires dans un quartier de Montréal. Pendant cette période, je me suis concentrée davantage sur les personnes vivant en campement afin de mieux comprendre leur réalité quotidienne. Cela me mène à circuler dans l'espace public et dans les campements pour observer les interactions et échanger avec les campeuses. J'ai également complété une série d'entrevues individuelles auprès de personnes en campement, de personnes domiciliées à proximité, ainsi que de travailleuses communautaires.

La multiplication des campements, observée au Québec comme à l'échelle nord-américaine (Lefebvre et Diaz, 2021), rend cette recherche particulièrement actuelle. La présence des personnes en situation d'itinérance dans l'espace public engendre des conflits d'usage, leurs modes d'occupation étant de plus en plus perçus comme inacceptables ou menaçants (Parazelli, 2021; Grimard et al., 2024). Cette dynamique s'inscrit dans un contexte de crise du logement (Gaudreau, 2022) marqué par une pénurie de logements abordables (Bureau de la défenseure fédérale du logement, 2024), une augmentation du nombre de personnes en situation d'itinérance (MSSS, 2023 et un manque de places en hébergement (Olsen et Pauly, 2022). Ces facteurs contribuent à la visibilité croissante des campements dans les villes.



Crédit: Anton Darius

Entrée en terrain : éveil rude

Ma première journée a commencé en force, avec le démantèlement d'un campement de moins de dix tentes dans un parc. Une quarantaine de policiers-ères était sur place, avec une équipe antiémeute en soutien à distance, pour accompagner les cols bleus lors de l'opération. Un périmètre a été établi par la police, et j'ai vu des cols bleus jeter, dans trois camions à vidange, les effets personnels que les personnes en campement ne pouvaient pas emporter avec elles. Une poignée de militantes était présente pour les soutenir, et un groupe avait loué un camion pour les aider à se relocaliser avec leurs effets personnels. Une femme, dont on démantelait le campement, était assise à côté par terre, serrant son toutou dans ses bras en pleurant.

J'ai regardé des personnes ramasser tout ce qu'elles pouvaient pour s'installer ailleurs, sans avoir d'endroit où aller. Ce jour-là, je suis rentrée chez moi et j'ai passé l'après-midi à assimiler ce que j'avais observé, allongée sur mon divan, le regard fixé au plafond. C'est ainsi que j'ai amorcé mon terrain.

Dans les semaines qui ont suivi, en me promenant sur les campements, j'ai progressivement établi des contacts avec les personnes qui souhaitaient échanger avec moi. J'ai mis du temps avant de me sentir prête à aller vers elles : il me fallait d'abord apprivoiser le milieu, le laisser se dévoiler à son rythme, pour m'y sentir véritablement à l'aise. Je devais aussi composer avec cette tension délicate entre le respect de l'intimité des personnes et l'élan de commencer pleinement mon terrain. En allant les voir chez elleux, sous le ciel ouvert, j'avais le sentiment de franchir le seuil de leur domicile. Les premiers rapprochements se jouaient surtout dans l'accueil que je lisais dans les regards, et dans les signes non verbaux qui ouvrent ou referment une rencontre.

Au cours du premier mois, j'ai doucement appris à apprivoiser la réalité difficile des personnes en campement. Cette période a été éprouvante, et j'ai dû me recentrer sur mon bien-être, en m'accordant plus de temps et de douceur. Après six mois sur le terrain, j'ai créé des liens avec beaucoup d'entre elleux : iels m'accueillent dans leur monde, me racontent leurs histoires d'amour, j'immerge ma présence dans leur quotidien. On m'offre de la bière et des cigarettes, dans un geste d'accueil qui me fait sentir comme une invitée. On parle de tout et de rien — vraiment de tout — et iels partagent avec moi leur réalité, parfois avec des histoires à dormir debout. On commence même à m'interpeller : « Es-tu travailleuse de rue? », « Tu es qui? », « On se connaît, tu me dis quelque chose ». Ça me fait sourire à chaque fois.

Habiter leur réalité, un instant

Malgré tout, être témoin de leur quotidien reste éprouvant. L'absence d'installations sanitaires, la rareté de l'argent et de la nourriture, les vulnérabilités en santé mentale ou liées à la dépendance, l'absence d'intimité, le risque de vol ou de violences, les insultes — ou tout simplement l'indifférence — des passantes : tout cela constitue leur réalité. J'entends sans cesse des histoires difficiles : des décès, des violences, des traumatismes, des surdoses.

Il m'arrive d'avoir l'impression d'en partager une infime parcelle : ne pas trouver de toilettes, avoir trop chaud ou trop froid, marcher sous la pluie ou la neige, ou être exposée à des moments de détresse. Pourtant, je sais que je peux ensuite rentrer chez moi, me mettre à l'abri des intempéries, tandis qu'iels demeurent dans cette réalité, sans interruption, jour et nuit. Je sais également que je peux entrer dans un petit café *fancy* du quartier et qu'on me laissera accéder aux toilettes parce que je peux me payer une consommation. Je suis en bonne santé, j'ai un réseau social solide, une famille, et je ne porte pas sur moi le poids des regards méprisants.

De plus, la menace constante d'un démantèlement plane: certaines craignent de devoir tout recommencer, incapables de transporter l'ensemble de leurs effets personnels. Plusieurs ont une santé physique et/ou mentale fragile — il m'arrive de m'inquiéter pour elleux. Les places en hébergement sont limitées (c'est-à-dire qu'il n'y en a pratiquement pas), et certaines personnes en sont exclues. D'autres préfèrent aussi rester en campement, où iels trouvent davantage de tranquillité et moins de contraintes.

Vivre au rythme du campement

La fin du mois commence souvent très tôt pour les personnes en campement: l'argent se raréfie et consommer devient plus difficile. On attend chaque fois le premier du mois comme une promesse qui revient. Une multitude d'espoirs se cristallisent dans l'attente du chèque d'aide sociale: « quand je vais avoir mon chèque... je vais... ».

Quand je suis en campement avec les gens, j'ai l'impression de glisser dans un autre monde, où le temps s'étire et se contracte, où le rapport à l'espace se réinvente, où les déplacements et les promesses suivent leur propre rythme. Donner rendez-vous à quelqu'un-e pour le lendemain n'est jamais une certitude. Une fois, j'ai pédalé pendant vingt minutes à la recherche d'un contact avec qui j'avais prévu un entretien. Le hasard nous a finalement réunies sur la piste cyclable: il avait complètement oublié notre rendez-vous et s'en est excusé quelques fois par la suite.

Tout cela ne me dérange pas. Je comprends de mieux en mieux leur réalité et leur rapport au monde. Les personnes en campement sont souvent en mode survie, passant leurs journées à tenter de répondre à leurs besoins essentiels. Certaines choisissent de se rassembler, pour se protéger ou se soutenir, tandis que d'autres préfèrent rester à l'écart, cultivant un espace de calme et d'intimité (image 1) — sans jamais couper complètement le lien avec le groupe.



Image 1. Lapalme, 2026

Très peu de gens ont des téléphones cellulaires. Iels communiquent autrement, directement sur place. Je fais pareil. Sur le campement, les gens passent et demandent: « Hey, as-tu vu X? », « Est-ce que X est ici? ». Parfois, certaines savent où se trouve la personne, ou répondent: « Ah oui, iel était là ce matin », ou encore « Je ne l'ai pas vu aujourd'hui. ». L'autre jour, je m'approchais de la tente d'un contact quand son ami est passé à vélo et m'a dit: « Tu cherches X? Il est au centre de jour. » J'y suis allée, et il y était. Parfois, je ne retrouve pas la personne que je cherche, mais nos chemins finissent toujours par se croiser, de manière imprévue. Je me rends compte que poser des affiches avec mon numéro de téléphone et mon adresse courriel — comme on le fait traditionnellement en recherche — n'est pas la manière la plus appropriée de recruter des participantes dans ce contexte. J'ai donc dû développer d'autres stratégies pour mener les entretiens individuels: avoir tout de prêt pour faire des entretiens sur le champ (argent comptant, enregistreuse, formulaires de consentement), réaliser l'entretien au moment même, ou planifier un rendez-vous au cours de l'après-midi.

Quand le froid s'invite

Avec l'hiver qui s'installe, les campeuseuses planifient leurs propres stratégies pour traverser le froid. L'une d'elleux m'a confié qu'elle passait les nuits éveillée, incapable de fermer l'œil lorsque la température chute, et qu'elle dormait plutôt le jour, lorsque le soleil réchauffe un peu. D'autres choisissent de dormir ensemble pour partager la chaleur, recomposant une intimité de survie. Une personne m'a avoué, les larmes aux yeux, échanger des services sexuels pour obtenir un endroit où dormir. Ce sont des confidences qui pèsent lourd et qui rappellent à quel point l'hiver rend leurs réalités plus vulnérables encore.

Là où le sommeil se fait rare

Nous savons combien le sommeil est vital, et nous savons aussi que dormir sur des chaises dans les haltes chaleur est loin d'être reposant. Pourtant, entre dormir dehors, dans le froid, et tenter de fermer l'œil assise toute la nuit, le choix est souvent vite fait: pour les organismes, il vaut mieux ajouter des chaises que laisser quelqu'un à l'extérieur. Mais dormir assise, c'est presque ne pas dormir du tout: le corps s'épuise, l'esprit s'embrouille. Plusieurs personnes en campement m'ont confié leurs stratégies pour trouver le sommeil: rester éveillées pendant des jours pour espérer s'écrouler ensuite, prendre des médicaments pour s'assoupir, ou céder enfin sous le poids écrasant de l'épuisement. Et pendant ce temps, la société s'attend malgré tout à ce que les personnes fassent leurs démarches administratives, ou se trouvent un logement alors que les logements à petit prix se sont presque envolés.

Enfin, je comprends pourquoi certaines choisissent de s'installer en campement. Iels y trouvent davantage d'espace, de liberté, un peu d'intimité, une forme de liberté, la possibilité de socialiser, et parfois même une tranquillité relative. Dormir dehors n'est jamais confortable : on doit composer avec le froid, la chaleur, le bruit — plusieurs s'installent près des autoroutes pour déranger le moins possible — et le risque omniprésent de se faire voler ses affaires.

Après une journée particulièrement difficile, je discutais avec des campeurs et je leur disais à quel point leur quotidien me paraissait lourd. L'un d'eux, que je connais depuis plusieurs mois, m'a répondu très respectueusement : « Eh oui, toi, quand tu rentres chez toi, au chaud, nous, ça continue ». Puis, dans la même conversation, il a ajouté que des personnes situées en marge de leur réalité, comme moi, étaient nécessaires pour faire ce travail : mettre en lumière leur quotidien. Je lui ai répondu simplement que je ne croyais pas pouvoir transformer le monde, mais que j'espérais que ma thèse pourrait, peut-être, changer un tout petit quelque chose.

Le campement qui accueille

Au fil des semaines, on m'interpelle de plus en plus dans le parc, dans la cour du refuge ou dans les campements. On me fait signe d'approcher pour discuter, on m'invite à visiter un campement, à jaser, à chiller un peu. Certaines consomment de la drogue ou de l'alcool à mes côtés : iels disent se sentir à l'aise de le faire. Les personnes que je rencontre se montrent très généreuses, tant par le temps qu'elles m'accordent que par le partage de leur réalité. Iels me montrent leurs installations, leurs trouvailles, leurs aménagements, et partagent avec moi leurs stratégies pour l'hiver (qui commence bien avant le 21 décembre pour les campeuseuses). J'y vois des personnes astucieuses, créatives, ingénieuses et c'est impressionnant. Ça illustre des capacités d'adaptation et une résilience notables.

Plusieurs ont des pratiques de constitution de chez soi. Installation de mobilier, de cadres, de décoration, de miroirs. Certaines placent des toiles autour du campement pour délimiter leur territoire, ce qui démontre une certaine forme d'appropriation de l'espace. Un campeur a constitué un espace fermé avec un urinoir qu'il a fait lui-même (voir image 2). J'ai aussi vu des ateliers de réparation de vélo, ou des campeuseuses qui se préparent des pizzas surgelées sur le barbecue.

Je suis aussi témoin de belles histoires de solidarité, comme ce campeur qui offre des tentes aux personnes qui n'ont nulle part où aller et leur propose de s'installer à ses côtés, ou cette personne logée qui vient souhaiter la bienvenue à son nouveau voisin en campement. Alors que je discute avec un campeur, un homme aîné passe et dépose des sacs remplis de jus,



Image 2. Lapalme, 2026

de baguettes et de fromage : il a voulu aider comme il pouvait, et nous étions toutes les deux très émuées par cet acte de générosité. Un autre jour, une femme arrive avec une camionnette remplie de repas et de vêtements chauds pour le campement. J'observe les gens s'offrir des portions, les partager avec les nouveuelles venues, et même penser à m'en offrir, le sourire aux lèvres. Je les remercie, mais je refuse : iels en ont certainement plus besoin que moi. C'est une scène touchante, pleine de solidarité et de chaleur humaine. J'imagine qu'au milieu des difficultés, de la violence et de la détresse, ces gestes d'entraide réchauffent un peu les cœurs, malgré le froid qui s'installe.

Se faire une place

S'approprier une posture de chercheuse — et non d'intervenante, de militante ou de sauveuse — constitue en soi un travail exigeant, surtout lorsqu'on côtoie des personnes en situation de survie. Les personnes que je rencontre m'apportent beaucoup, et je sens que ma recherche a réellement du sens, pour moi comme pour elles. Parler de tout et de rien avec les personnes en campement, les voir sourire, voir leur visage s'illuminer lorsque l'on se retrouve, me fait également beaucoup de bien.

« Les premiers rapprochements se jouaient surtout dans l'accueil que je lisais dans les regards, et dans les signes non verbaux qui ouvrent ou referment une rencontre. »

De mon côté, je leur apporte ce que je peux : des ramens, du chocolat du Dollarama (qui fait toujours plaisir), mais aussi un peu de chaleur humaine, ma bonne humeur, mon écoute, mon sourire, ma bienveillance et, surtout, du temps. On partage avec moi les meilleures recettes de biscuits aux *Ritz* et au *Cheez Whiz*, que je note soigneusement dans mon calepin. Je fais ma tournée, je joue avec le chien du campement, j'imprime les articles de presse où iels sont mentionnées, etc. On me demande quelle est ma chanson préférée de Nirvana, si je veux aller boire une bière, ou si on peut écouter de la musique classique ensemble. Je ressens véritablement une volonté de créer du lien avec moi, de connecter au-delà de mon rôle de chercheuse. Et je dois dire que cela me touche profondément.

Devant cet accueil, maintenir une posture de chercheuse demeure un défi constant. Créer des liens de confiance, c'est aussi entrer dans le quotidien des gens, dans leur intimité, connaître leur histoire et leurs besoins. On me perçoit souvent comme une intervenante ou une travailleuse de rue et, à certains moments, je dois clarifier mon rôle et mes limites. À y réfléchir, il est tout à fait normal qu'iels se sentent à l'aise avec moi et qu'iels souhaitent parfois que je les aide davantage. Je suis présente, attentive lorsqu'iels vont moins bien, et sensible à leur réalité.

J'ai commencé à orienter certaines personnes vers des travailleuses de rue. On me dit parfois que l'on apprécie le fait que je ne sois pas une intervenante moi-même. On peut comprendre cela comme un désir d'entrer simplement en contact avec d'autres humaines, en dehors du cadre formel de la relation d'aide. Habiter l'espace public ne signifie pas forcément vouloir de l'aide ou vouloir accéder à des services, ni accepter d'être inscrite dans une dynamique d'intervention.

Avant de partir en congé l'été dernier, je suis allée voir les campeuses que je connais pour leur dire que je serais de retour dans une dizaine de jours. En quittant le campement ce jour-là, une personne que je connais à peine m'a lancé un « Bonne soirée, Véro! » de l'autre côté du parc. J'ai senti que je commençais à faire partie des meubles — et je me suis dit que c'était peut-être ça, au fond, l'essence du travail d'ethnographe (Favret, 1990; Wacquant, 2002).

Le genre du terrain

Le terrain m'a également rappelé que l'enquête n'est jamais seulement intellectuelle : elle est incarnée, située et profondément façonnée par le genre. Faire de la recherche comme femme dans l'espace public comporte ainsi son lot de surprises et de défis. En circulant seule, je me retrouve parfois à traverser des lieux plus risqués, ce qui m'a amenée à réfléchir plus sérieusement à ma sécurité. Cela a imposé certaines limites à mon terrain : je ne m'y rends pas lorsqu'il fait

noir, ni durant la nuit. Des campeurs m'ont d'ailleurs recommandé de ne pas aller seule dans certains secteurs, ou se sont offerts pour m'accompagner — ce dont je n'ai finalement pas eu besoin. Je sens que certaines souhaitent réellement veiller sur moi et se soucient de mon bien-être. Cette attention m'a touchée.

Je constate que certaines situations se sont produites en raison de mon apparence et de mon identité de genre. Lorsque je me promène dans l'espace public, il m'arrive souvent d'être « draguée » ou interpellée en raison de mes cheveux bouclés, de mon style ou de la couleur de mes yeux, et j'entends des commentaires comme : « T'es bien belle, toi », « Tu as de beaux yeux », « Tu es donc bien charmante », ou encore « Veux-tu aller sur une "date?" ». J'ai commencé à porter attention à mon habillement, en réfléchissant à la manière dont mes vêtements peuvent influencer la perception des autres. Bien que cette dynamique puisse parfois faciliter certains échanges sur le terrain, il demeure nécessaire d'en examiner les implications plus en profondeur dans une perspective genrée du travail de terrain. Cette expérience m'amène en effet à réfléchir aux effets de ma propre identité de genre sur les interactions et sur les conditions d'enquête (Harries, 2022; Yadlin et al., 2024). Je me questionne souvent sur la manière dont ce même terrain se déroulerait si j'incarnais une autre identité de genre.



Crédit: Markus Spiske

Ne pas passer tout droit

Au moment d'écrire ces lignes, j'amorce l'analyse de l'ensemble des entretiens individuels réalisés, de même que des notes d'observation colligées au cours des six derniers mois. Tout au long de cette période, le terrain a continué de me surprendre, de me questionner, de me déplacer, autant intellectuellement qu'émotionnellement. Je ne sais pas encore exactement ce que cette recherche deviendra dans sa forme finale, mais je sais que le terrain continue de me transformer un peu chaque jour.

Cette recherche prend forme dans une démarche ethnographique, au fil d'une présence prolongée sur le terrain et des relations qui s'y tissent. Elle ne repose pas sur une posture d'observation à distance, mais sur une implication située, faite de rencontres, d'échanges et d'ajustements continus. Peu à peu, les frontières entre observer, écouter et être affectée deviennent mouvantes. Le savoir qui se construit ici émerge de ces moments partagés, des récits confiés, mais aussi des inconforts, des doutes et des déplacements qu'ils suscitent. Faire de l'ethnographie, dans ce contexte, c'est accepter de se laisser transformer par le terrain, et de penser à partir de ce qui nous traverse.

Pour continuer d'avancer dans ce travail, je m'accroche à mes propres refuges : dans la boîte, qui m'ancre dans mon corps et réveille la résilience nécessaire à l'enquête, dans les amitiés et les amours — humains comme félins — qui m'enracinent et dans la cuisine, qui apaise, où préparer du pain aux bananes pour les campeuseuses devient une manière de traverser l'impuissance qui m'habite par moments.

Alors que l'itinérance visible connaît une hausse marquée, et ne montre aucun signe de ralentissement, on constate les limites de nos dispositifs d'hébergement, de prévention et de soutien, et l'on se doit de repenser nos façons d'habiter la ville (Grimard et al., 2024; MacDonald, 2024). En tant que société, il reste encore beaucoup de chemin à parcourir : des changements structurels s'imposent, et ils exigent à la fois du courage politique et une réelle volonté de transformer nos rapports aux inégalités. Si cette recherche s'ancre dans un contexte spécifique, elle permet néanmoins d'éclairer des dynamiques que l'on retrouve dans d'autres milieux urbains et ruraux confrontés à des réalités similaires, en offrant des prises pour penser autrement les rapports à l'espace public, à la marginalité et aux réponses collectives qui y sont apportées.

Lors d'une récente entrevue, une campeuseuse formulait ce souhait : « Quand le monde voit les gens dans la rue, ne passez pas tout droit... passez pas tout droit ». Son appel renvoie l'écho du dernier rapport de l'Office de la consultation publique de Montréal (OCPM, 2025) : « Ton voisin qui vit dehors, c'est quand même ton voisin ».



Image 3. Lapalme, 2026

Notes

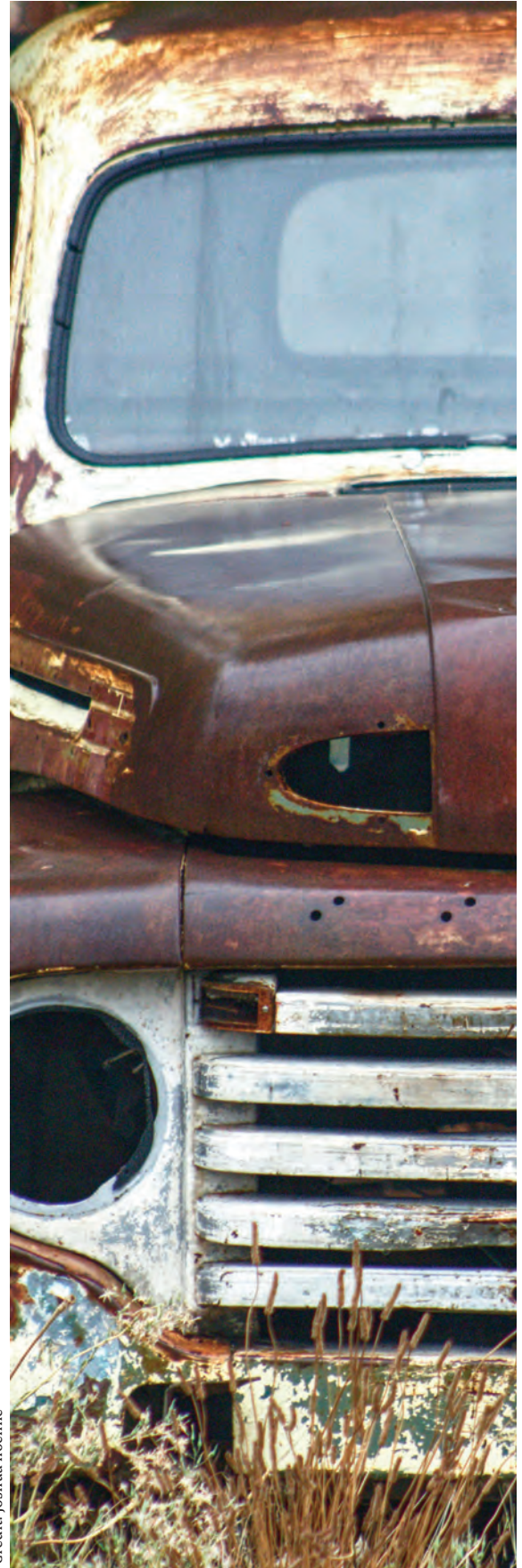
1. Selon Desmond (2014), l'ethnographie relationnelle s'intéresse aux processus impliquant des configurations de relations entre différents acteurs ou institutions. Elle privilégie l'analyse de champs plutôt que de lieux, de frontières plutôt que de groupes circonscrits, de processus plutôt que de personnes figées, et de conflits culturels plutôt que d'une culture de groupe homogène. Dans mon étude, je mobilise cette approche afin d'examiner les dynamiques relationnelles entre les personnes vivant en campement et les personnes domiciliées, ainsi que les interactions qui structurent leur cohabitation dans l'espace public.



Crédit: Alexander Grey

Références

- Bureau de la défenseure fédérale du logement. (2024). *Upholding dignity and human rights: The Federal Housing Advocate's review of homeless encampments: Final report*. Commission canadienne des droits de la personne. <https://www.chrc-ccdp.gc.ca/publications/upholding-dignity-and-human-rights-federal-housing-advocates-review-homeless>
- Desmond, M. (2014). Relational ethnography. *Theory and Society*, 43(5), 547-579. <https://doi.org/10.1007/s11186-014-9232-5>
- Favret, J. (1990). Être affecté. *Gradhiva: revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, (8), 3-9. <https://doi.org/10.3406/gradh.1990.1340>
- Gaudreau, L. (2022). Aider le marché plutôt que s'y soustraire. Petite histoire des politiques publiques d'aide à la construction des logements. *Revue Possibles*, 46(1), 42-49. <https://doi.org/10.62212/revuepossibles.v46i1.472>
- Grimard, C., Lalapme, V., Wagner-Lapierre, S., et Blank, S. (2024). Le bien-être des personnes en situation d'itinérance: Le partage de l'espace examiné sous les loupes de l'architecture et du travail social. *International Journal on Homelessness*, 4(1), 1-15. <https://doi.org/10.5206/ijoh.2023.3.16645>
- Harries, B. (2022). Disturbing hierarchies. Sexual harassment and the politics of intimacy in fieldwork. *Qualitative Research*, 22(5), 668-684. <https://doi.org/10.1177/14687941221098926>
- Lefebvre, S., et Diaz, J. (2021). *Les campements urbains dans la ville: Une revue de la littérature*. Ville de Montréal, Service de la diversité et de l'inclusion sociale (SDIS).
- MacDonald, S.-A. (2024). *L'itinérance au Québec. Réalités, ruptures et citoyenneté*. Presses de l'Université du Québec.
- Ministère de la Santé et des Services sociaux. (2023). *Dénombrement des personnes en situation d'itinérance visible au Québec. Rapport de l'exercice du 11 octobre 2022*. Gouvernement du Québec. <https://publications.msss.gouv.qc.ca/msss/fichiers/2023/23-846-05W.pdf>
- OCPM. (2025). *Itinérance et cohabitation sociale à Montréal: Rapport de consultation publique*. Office de consultation publique de Montréal. https://ocpm.qc.ca/sites/default/files/pdf/rapports/rapport-final-Itin%C3%A9rance%20et%20cohabitation%20sociale%20%C3%A0%20Montr%C3%A9al_O.pdf
- Olsen, N., et Pauly, B. (2022). « Forced to Become a Community »: Encampment Residents' Perspectives on Systemic Failures, Precarity, and Constrained Choice. *International Journal on Homelessness*, 3(1), 1-15. <https://doi.org/10.5206/ijoh.2022.2.14431>
- Parazelli, M. (2021). *Itinérance et cohabitation urbaine: Regards, enjeux et stratégie d'action*. Presses de l'Université du Québec.
- Wacquant, L. (2002). *Corps et âme: Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Agone.
- Yadlin, A., Tsuria, R., et Nissenbaum, A. (2024). Understanding Researcher Risk and Safety in Qualitative Research Online. *Digital Society*, 3(1), 4. <https://doi.org/10.1007/s44206-024-00089-z>



Crédit: Joshua Boehne

Un dispositif articulant *care* et analyse qualitative

Composer avec l'abject de la mort en prison

Catherine Chesnay

Professeure, École de travail social, UQAM

Membre du CREMIS

Guillaume Ouellet

Chercheur d'établissement, CREMIS

Professeur associé, École de travail social, UQAM

Catherine Bélanger Sabourin

Professeure, École de travail social, UQAM

Pierre Pariseau-Légault

Professeur, Département de sciences infirmières, UQO

Membre du CREMIS

Mathilde Chabot-Martin

Intervenante, Société Elizabeth Fry du Québec

Mélyna Désy-Bédard

Infirmière

Alexandra Larose

Doctorante en études féministes et de genre,

Université d'Ottawa

Carmen Hojabri

Étudiante à la maîtrise en sciences juridiques, UQAM

Sophie Coulombe

Doctorante en sociologie, UQAM

Sandrine Hamelin

Étudiante à la maîtrise en travail social, UQAM

DOSSIER

Avertissement au lectorat – Cet article porte sur l'expérience de recherche associée à la collecte et à l'analyse de dossiers relatant des décès survenus en détention. Bien qu'il ne décrive pas en détail les situations étudiées, les réflexions présentées mobilisent des thèmes tels que la mort, le suicide, la souffrance psychologique et la déshumanisation institutionnelle.

On estime qu'entre 2009 et 2022, environ 256 personnes sont décédées au cours de leur incarcération dans une prison provinciale québécoise¹ (Chesnay et al., 2024). Toutefois, nous avons peu d'informations sur ces personnes, leurs trajectoires, qui elles étaient et dans quelles circonstances elles ont été incarcérées. Au Québec, comme ailleurs au Canada, les pratiques de surveillance des décès en prison sont minimales et les données statistiques et sociodémographiques concernant ces décès sont rares.

Le projet de recherche *Comprendre la mort en prison : du singulier au collectif* a pour objectif de mieux comprendre le phénomène de la mort dans les prisons provinciales québécoises, en mettant la focale sur les trajectoires des personnes décédées². Au-delà d'un exercice de dénombrement, le phénomène des décès en prison pousse à s'interroger sur les conditions matérielles et légales de la détention, les dynamiques à l'œuvre entre les détenues et le personnel (agentes correctionnelles, professionnelles des services de

santé, etc.), l'accès aux soins de santé en prison, ou encore sur les retombées pour les proches hors des murs. Où la personne est-elle décédée? Qui est intervenue dans ses derniers moments? Quelles traces la mort a-t-elle laissées sur le corps? Quel a été le traitement de la dépouille depuis la cellule jusqu'à la remise à la famille?

Un tel objet de recherche confronte nécessairement – et de manière répétée – les membres de l'équipe à des éléments difficiles, violents et troublants. Par ailleurs, si un certain corpus de connaissances s'intéresse au traumatisme vicariant (ou par procuration) chez les soignantes (Goldner, 2026), l'étude de ce phénomène reste inédite auprès des équipes de recherche étant en relation avec des terrains caractérisés par la violence. À l'instar de Ratnam et Drozdowski (2022), il apparaît que les expériences potentiellement traumatiques en contexte de recherche et les dispositions méthodologiques préventives demeurent largement inexplorées dans la littérature³.

Ainsi, dès la conception du devis de recherche, une attention a été portée aux retombées possibles d'une telle exposition pour les chercheur·euses, notamment les étudiantes impliquées. C'est pour cette raison qu'un dispositif de groupe, articulant *care*⁴ et analyse qualitative, a été mobilisé et continue de l'être dans la recherche actuelle. Le présent texte propose d'observer de *l'intérieur* le déploiement de cette initiative.

Care et analyse qualitative

Afin de documenter les trajectoires sociojudiciaires des personnes décédées, l'équipe de recherche devait d'abord explorer les archives du Bureau du coroner, constituées de tous les documents sur lesquels s'appuie la rédaction des rapports d'investigation suite au décès (comme les rapports d'enquête de police, les rapports d'autopsie, les rapports toxicologiques, les notes médicales, les extraits vidéos des caméras de surveillance, les photos médico-légales post-mortem, etc.). Ces archives ne pouvant être consultées que sur place, l'équipe a dû colliger les informations à l'aide d'une grille de collecte pour reconstituer les trajectoires sociocarcérales de 73 personnes décédées en prison. La collecte de données s'est déroulée dans un petit local sans fenêtre, réunissant deux chercheur·euses et trois étudiantes pour cinq épisodes de travail intensif, huit heures par jour, cinq jours par semaine. Le terrain impliquait ainsi une immersion collective dans un espace clos et restreint, sur une période prolongée, ce qui est relativement inhabituel en recherche qualitative. Dans ce contexte, le défi pour les membres de l'équipe de recherche était de demeurer suffisamment proche pour saisir l'épaisseur humaine des données, sans pour autant s'y laisser engoutir.

Extrait du courriel de la porteuse désignée du dispositif

«[V]oici ce qui est proposé pour favoriser une pratique réflexive dans le cadre du projet de recherche "Comprendre la mort en prison : du singulier au collectif".

Comme nous en avons discuté hier, nos rencontres de groupe auront une double visée de soutien et d'analyse qualitative. Ces deux visées sont en phase avec le développement d'une pratique réflexive de recherche, au sens où notre réflexivité critique, individuelle et collective, sera mise à profit pour comprendre, analyser et produire des savoirs avant, pendant et après les activités de recherche. Dans cette optique, et comme c'est pertinent en quali, l'idée est de tenir compte et de prendre grand soin de la subjectivité des chercheur·ses et étudiantes-chercheuses de l'équipe afin qu'elle nourrisse la compréhension de notre objet d'études.»



Crédit: Vladislav Glukhot

Avant de commencer le travail sur le terrain, la personne désignée comme porteuse du dispositif a proposé de rencontrer individuellement chaque membre de l'équipe de recherche, pour explorer leurs aspirations, leurs intérêts et leurs contributions potentielles à l'équipe, ainsi que leurs appréhensions, les défis et les stratégies anticipées. Lors de ces rencontres individuelles, nous avons exploré des pistes pour orienter le dispositif. La synthèse présentée lors de la première rencontre d'équipe a permis de collectiviser les perspectives, les expériences et les savoirs des membres, et de clarifier le rôle de chacune.

Durant les cinq semaines de collecte au Bureau du coroner, la porteuse désignée du dispositif a animé une rencontre de mi-parcours en ligne, le mercredi en fin de journée. Certaines de ces rencontres ont été coanimées de manière à représenter l'interdisciplinarité des auxiliaires de recherche. À la fin de chaque période de collecte, avant le retour à la maison, l'équipe marquait la transition par un arrêt dans une ferme familiale, pour prendre le temps de souffler en quittant progressivement l'intensité du terrain. Pensé comme un sas de décompression, cet arrêt permettait de renouer avec la nature en se délestant, ne serait-ce qu'un moment, de l'univers documentaire de la mort. À leur insu (ou non), chevaux, ânes et chiens réantraient les membres de l'équipe dans une expérience immédiate et sensible du vivant. La spontanéité et la chaleur de leur accueil réparateur contrastaient avec la rationalité froide de la gestion administrative des morts en prison.

Habiter le dispositif

Sans surprise, le contenu des dossiers s'est révélé profondément troublant. Chaque vie interrompue en prison implique une succession d'événements marqués par un mélange de souffrance, d'abandon et de détresse dans des conditions de détention déshumanisantes. Au fil de la collecte, les membres de l'équipe en sont venues à qualifier plusieurs situations de profondément « trash », tant la violence, la désorganisation structurelle et l'indignité qui traversaient certains dossiers dépassaient l'entendement.

L'expérience de collecte s'est avérée physiquement, émotionnellement, relationnellement et mentalement éprouvante. Les périodes de cinq jours consécutifs où l'équipe plongeait dans la lecture des dossiers dans un environnement clos et chargé, sollicitaient intensément la concentration, l'endurance et la capacité des chercheuses à maintenir une saine proximité, autant avec les archives qu'entre elles et eux. La configuration matérielle de la collecte contribuait elle aussi à façonner leur expérience : la petite salle mise à disposition, les dossiers ouverts côte à côte sur une même table, les ordinateurs, les souris, les piles de documents sur des boîtes de dossiers, les chaises rapprochées, tout concourait à une forme presque intime de promiscuité. Les regards se croisaient au-dessus des écrans. Les soupirs se mêlaient au rythme des cliquetis de souris. Même les émotions devenaient audibles : le « ouf » qui encaisse le choc, un « hmm » pensif, ou un « aaargh » étouffé de dégoût — dans la promiscuité, rien n'est totalement silencieux.

Comprendre ce qui constitue un « dossier » s'est par ailleurs avéré être un processus lent et déroutant : chaque dossier était différent, constitué d'une multitude de pièces et organisé selon une logique interne implicite, qui se devait d'être comprise pas à pas. Les membres de l'équipe avaient souvent l'impression d'avancer à tâtons, dans un enchevêtrement de fragments épars. Comprendre chaque dossier demandait une grande concentration, difficilement conciliable avec une approche sensible aux histoires de vie et de mort des personnes décédées. Absorbées par la tâche documentaire, les membres de l'équipe se voyaient contraintes de composer avec le caractère abject des situations documentées. Ce décalage entre l'analyse et l'affect maintenait l'équipe dans un double malaise : d'un côté, la crainte de passer à côté d'éléments essentiels à la compréhension des trajectoires étudiées, en étant trop concentrées sur l'analyse de la mort en prison au sens large. De l'autre, la peur de trahir la dimension humaine en n'accueillant pas ces destins tragiques avec toute la considération et la délicatesse qu'ils méritent. En d'autres mots, la crainte de manquer de rigueur s'est doublée d'une forme de culpabilité morale.

Dès les premiers jours, le dispositif a permis de nommer collectivement ce double malaise : en offrant un espace collectif de parole et d'écoute, il est devenu possible de reconnaître que ce tiraillement n'était pas une faiblesse individuelle, mais une condition inhérente au terrain et aux trajectoires documentées. Expliciter ce double malaise a permis d'atténuer la culpabilité qui y était associée. Chacune pouvait ainsi reconnaître ses propres limites sans se sentir défaillante sur le plan professionnel ou éthique.

En cours de route, il est également arrivé que le contenu consulté entre en résonance avec des histoires personnelles vécues par certaines membres de l'équipe, comme le suicide d'une proche, des difficultés de santé mentale dans l'entourage ou diverses expériences de perte. Ces échos biographiques rappellent que ce type de recherche ne se réalise pas de manière désincarnée : les membres de l'équipe de recherche ont toutes leurs propres histoires et sensibilités (théoriques, méthodologiques, expérientielles), qui participent à la collecte de données.

Extrait d'un courriel adressé à la porteuse du dispositif

« Bonjour C. Je reviens vers toi suite à notre 4e semaine de collecte. Sans avoir de besoin particulier, je voulais simplement déposer ici que ça a été la semaine la plus éprouvante pour moi. Je n'en étais pas tout à fait conscient.e en cours de route, mais ma nuit de vendredi et ma journée de samedi m'ont indiqué que ce à quoi j'ai été exposé.e m'a davantage perturbé.e que je le croyais. [...]

Éléments contribuant à mon mal-être :

- Avec 4 dossiers complétés, j'ai fait mon plus gros volume de dossiers.
- [Notre collègue C] documentait, en parallèle, le cas le plus troublant que nous avons eu.
- J'ai eu davantage accès à ce que les victimes et leurs proches vivaient.
- Je m'étais mis en tête de saisir les dossiers en étant particulièrement attentif.ve à mes émotions (à ce que ça me faisait vivre). Colère, tristesse, stupeur, abjection, empathie, solidarité, tendresse, admiration, etc. J'ai trouvé l'expérience hyper intéressante, les cas ont pris à mes yeux une plus grande profondeur et une couleur plus humaine.
- Les situations que je documentais étaient particulièrement troublantes, violentes, absurdes et morbides.
- Un cas m'a bcp fait penser à la « mécanique mentale » d'un proche décédé par suicide.
- J'ai, par mégarde, aperçu à deux reprises des images d'autopsie, j'ai rapidement fermé les images, mon cerveau n'a juste pas compris ce qu'il voyait. Les images, le dégoût et une impression d'effroi me sont restés. »

DOSSIER

« Chacun-e pouvait ainsi reconnaître ses propres limites sans se sentir défaillant-e sur le plan professionnel ou éthique. »

En reconnaissant collectivement que la subjectivité en recherche qualitative ne peut, ni ne doit, être tenue à distance, les membres de l'équipe ont pu nommer que certains dossiers faisaient écho à leurs propres expériences de vie. Le dispositif ne visait pas à effacer ou à amoindrir l'émotion, mais à lui faire une place afin qu'elle ne devienne pas un poids silencieux, à la nommer, l'accueillir et la mettre en travail, que ce soit à l'écrit (journal de bord, courriel), à l'oral (enregistrement audio), ou en dialogue lors des rencontres de mi-parcours. Ces reviviscences, inévitables pour certaines, ont rendu le travail plus exigeant sur le plan émotionnel, mais prendre le temps d'identifier et d'analyser les « résonances » (Elkaïm, 2010) a permis de transformer les éprouvés en information pertinente pour comprendre la mort en prison. Face à l'inévitable porosité entre expérience professionnelle et personnelle, le dispositif est ainsi devenu une condition même de la réalisation du travail de collecte de données et d'analyse préliminaire au Bureau du coroner.

Au fil de la collecte, nous avons aussi ajusté le dispositif méthodologique aux aspérités du terrain et aux besoins des membres de l'équipe. L'ajout d'une série de microrituels, comme écouter en boucle l'album Inuktitut d'Elisapie, se donner le rôle de gardien-nes du temps pour assurer des pauses, partager spontanément des anecdotes amusantes, accueillir une déclaration d'admiration passionnée dédiée à Souldia, rire aux éclats des absurdités bureaucratiques ou de scènes de la vie quotidienne en détention, nous a permis de prendre du recul et de trouver un certain équilibre. L'humour et le rire sont ainsi apparus comme des ressources collectives pour tenir : le rire permettait d'énoncer, à plusieurs, une forme de sidération partagée : « Wow... tout cela est complètement surréaliste ». Sans nier la gravité des situations documentées, il devenait parfois nécessaire de s'autoriser ces moments de relâchement, faisant du rire une manière de résister à l'absurdité de certaines formulations qui banalisent des événements tragiques. Ce rire opérait alors comme une suspension de l'évidence administrative : il interrompait le fil d'un récit qui tend à normaliser l'inacceptable, en réinscrivant l'étrangeté là où le langage procédural prétend aller de soi. Ce déplacement a rendu perceptible l'écart entre la rationalité gestionnaire et la gravité des situations, en dévoilant ce que la banalisation bureaucratique contribuait précisément à atténuer, voire à effacer.

Alors que le dispositif était initialement envisagé pour combiner entretiens individuels et collectifs par le biais des rencontres de mi-parcours et le soutien ponctuel par une porteuse désignée, il s'est donc progressivement déplacé au fil du terrain. À travers des ajustements continus, les expériences partagées, les échanges informels et les microrituels ont étendu les contours du dispositif, jusqu'à l'inscrire au cœur même de la dynamique de groupe.



Crédit: kcnarf

« Pas une minute de plus ! »

Dans la continuité des périodes de collecte au Bureau du coroner, une autre auxiliaire de recherche étudiait les dossiers des audiences au tribunal (les plumitifs) pour en extraire les informations pertinentes sur la trajectoire judiciaire des personnes décédées, peu documentée dans les archives. Tout en reconnaissant la pertinence derrière l'initiative du dispositif, surtout pour les auxiliaires participant directement à la collecte au Bureau du coroner, elle n'envisageait pas de solliciter la porteuse désignée en raison de la nature de ses tâches et de son expérience professionnelle.

Après le congé des fêtes, sur les conseils d'une autre auxiliaire, elle a finalement décidé de contacter la porteuse désignée du dispositif. Pendant leur rencontre, elles ont pu mettre en lumière un déséquilibre qui s'était progressivement installé : une intensification rapide de son investissement dans le projet (passant de 8 heures à 30 heures par semaine durant le congé des fêtes), combinée à une oscillation entre la dimension technique de la tâche et un investissement émotionnel dans les histoires des personnes décédées en prison, principalement par suicide. Cette exposition répétée a mené à un « ressac émotionnel » marqué (images persistantes, surcharge, isolement social). Malgré une vaste expérience professionnelle, l'auxiliaire de recherche a témoigné d'un sentiment d'incompétence pour composer avec ce type de matériau, perçu comme relevant du « pire de la misère humaine », ainsi qu'une difficulté à en parler avec ses proches, qui peinaient à saisir l'intérêt pour la mort en prison.

Extrait du journal de bord de la porteuse du dispositif

« Impact du matériau de recherche sur l'auxiliaire de recherche : [dit être] fâchée contre elle de ne pas être capable de gérer ça, pas compétente là-dedans, n'a pas été formée pour gérer ça, sent qu'elle ne devrait pas lire ça/avoir accès à "ça". Ça étant le pire de la misère humaine. A tout arrêté d'un coup, pas une minute de plus là-dedans : "oui c'est important, mais quelqu'un d'autre peut le faire à ma place..." ».

Présence du dispositif et plan pour la suite : [...] ne serait jamais venu vers moi si mon rôle n'avait pas été clairement identifié pour [animer le dispositif], important que ça ait été répété à l'équipe.

Vision/Aspiration pour son rôle dans l'équipe : tient à finir les profils (finalement)

Obstacles/Contraintes : manque d'écho de son travail et de sa place dans la recherche, manque de rétroactions qui nourrit ses insécurités/doutes/croyances à l'effet que ce n'est pas bon ce qu'elle fait, manque de cadre et de repère temporel pour la suite. [...]

Plan : circonscrire journées de travail sur le projet (lundi au mercredi max), synchroniser pour travailler en même temps qu'une autre de l'équipe (virtuel ou en présence), remettre cadre 2026 (rencontre avec la petite équipe, participer aux rencontres grande équipe), demander d'obtenir rétroactions sur son travail et porter attention à la manière dont son travail sera réinvesti dans la démarche de recherche, clarifier échéancier des suites de la recherche puisqu'il y aura des mises à jour (retards volet 1). »

Alors que les rencontres de mi-parcours et la promiscuité vécue lors des semaines de collecte au Bureau du coroner offraient une forme de contenance, cette expérience en cours de recherche a mis en lumière la nécessité d'ajuster le dispositif et de poser clairement le cadre pour la suite : un jour par semaine, la chercheuse principale et les auxiliaires travaillent en proximité, que ce soit dans le même local ou sur le même étage. Cette journée dédiée au projet favorise le *care* et la circulation des informations pertinentes au processus de recherche. La proximité permet aussi de dénouer les problèmes avant qu'ils ne surviennent et d'injecter de la joie et du vivant dans le processus de recherche, en riant autour d'un café, et en ayant des discussions permettant d'identifier des besoins et d'y répondre, que ce soit en matière de décoration et d'éclairage du local ou de planification d'activités de diffusion. Enfin, une fois par mois, la porteuse désignée du dispositif se joint à l'équipe pour faire le point sur les tâches, l'organisation du travail, les défis rencontrés et les stratégies développées, selon le rythme du groupe.

Composer avec l'abject

Plus largement, comment appréhender une telle expérience de recherche ? Afin d'analyser le caractère sensible du terrain et son influence potentielle sur l'expérience des membres de l'équipe et sur le processus de recherche, nous proposons d'utiliser le concept d'*abjection* (Kristeva, 2024) pour désigner l'innommable auquel s'expose l'équipe. L'abject, tel que présenté par Kristeva (2024), désigne une expérience psychique intense provoquée par ce qui est perçu comme impur, rejeté ou menaçant pour l'identité et l'ordre symbolique. L'abject fait naître un sentiment de dégoût et d'horreur, car il remet en question les limites de soi et de l'ordre social. L'abject n'est donc ni objet ni sujet : c'est ce qui doit être exclu pour que le sujet puisse maintenir le sens.



Crédit: Radek Skrzypczak

L'abject se manifeste aussi dans l'*institution* où se produisent ces décès, non pas comme une propriété intrinsèque des personnes ou des lieux physiques, mais comme un effet des régimes normatifs et des rapports sociaux qui les traversent. En effectuant une analyse de biographies de personnes incarcérées, Tea Fredriksson (2023) décrit comment les narratifs sur la prison s'appuient sur les discours de la déviance et de la punition, qui nourrissent les anxiétés et les peurs sociales, pour constituer la prison comme une institution abjecte, étrange, un espace hanté et qui hante les personnes qui y vivent ou qui y travaillent. Ainsi, les sujets qui en sortent ne sont pas réhabilités, mais plutôt hantés par l'abjection de la prison.

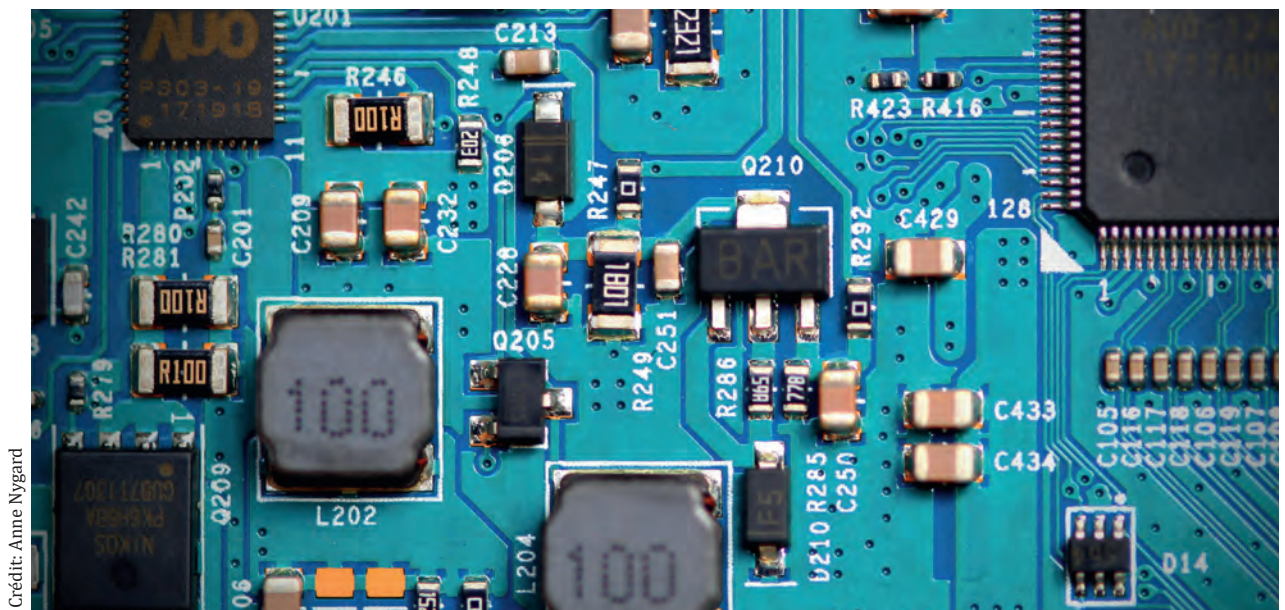
Il importe de souligner que l'abject ne relève pas des personnes incarcérées en tant que telles. La dimension abjecte vient des logiques sociales qui les produisent et qui les catégorisent comme des indésirables. Les populations carcérales provinciales sont largement composées de personnes cumulant diverses formes de vulnérabilités — pauvreté, faible scolarisation, problèmes de santé, trajectoires de marginalisation et de judiciarisation — et de personnes touchées par le racisme systémique et les effets persistants de la colonisation. Ces marqueurs, loin d'être neutres, participent au processus d'altérisation qui inscrit ces individus dans le registre de l'abject socialement construit.

Travailler sur la mort en prison, c'est se tenir à proximité de ce que la société relègue, rejette, dissimule et cherche à oublier. Le concept d'abject permet ici de saisir comment les capacités mêmes de penser et de supporter l'expérience sont mises à l'épreuve. L'expérience de l'auxiliaire que nous avons rapportée met en relief la façon dont l'exposition à l'abject en recherche tend à isoler l'individu et à entraver à la fois son bien-être et la poursuite de son travail.

Dans ce contexte, le dispositif mis en place apparaît comme une condition de possibilité à l'analyse qualitative. En soutenant à la fois le lien entre les membres de l'équipe et avec le matériau de recherche, le dispositif permet de s'extraire du registre trash et sensationnaliste pour tenter de réhumaniser la trajectoire des personnes décédées en prison. Autrement dit, il ne s'agit pas seulement de se protéger de l'abject, ce qui mènerait à détourner le regard en contribuant à reproduire les processus sociaux qui amplifient la souffrance humaine, mais de se doter de conditions permettant d'y être exposée, de le penser, de le partager, voire d'en proposer une mise en sens féconde.

Du singulier au collectif

Dans le monde de la recherche, montrer son trouble face à son objet d'études peut être perçu comme un signe de fragilité, de vulnérabilité et de manque de distance analytique. Lorsque la posture attendue valorise la maîtrise, la retenue et la capacité à analyser sans se laisser affecter, l'effroi et la colère peuvent paraître contre-intuitifs, presque déplacés. Comme si l'émotion risquait d'entacher la crédibilité et la validité scientifiques. Or, dans le contexte de cette recherche, ces affects ne relèvent ni de débordements, ni d'un problème de posture de recherche. L'abject, ce qui heurte, répugne, met à distance tout en attirant le regard, a permis d'éclairer les limites du dicible et du supportable, signalant la densité morale et politique des situations étudiées. Le manque d'espace au Bureau du coroner a paradoxalement créé les conditions d'une élaboration collective de ces éprouvés : ce qui était lu individuellement a pu se répercuter (et se réguler) collectivement.



Crédit: Anne Nygard



Crédit: Abdulrahman Jamal

Dans la promiscuité de la pièce, les micro-expressions (silences, regards, soupirs) devenaient des points d'ancrage relationnels et constituaient un langage empêchant que l'abject se loge dans le non-dit. Cette attention mutuelle ne compromettait pas la qualité de l'analyse, elle mettait plutôt la charge affective à son service en transformant l'exposition individuelle en expérience collective. Elle ouvrait la possibilité d'un regard complice, d'un mot bref, d'un ajustement collectif du rythme. Savoir qu'un espace est là pour déposer les éprouvés du terrain transforme profondément les conditions de production des savoirs en contexte sensible. Cela rompt l'isolement souvent associé à ces recherches et permet de reconnaître que l'éprouvé face à l'abject n'est ni individuel ni pathologique. Le dispositif méthodologique agit ici comme un contenant, au sens où il rend possibles des formes d'élaboration collective de l'expérience. Dans l'aller-retour entre l'exposition à l'abject et les espaces réflexifs de recherche, le dispositif rappelle ainsi à l'équipe que le travail, aussi éprouvant soit-il, a une portée au-delà des murs.

Dans cette perspective, le *care* n'est pas un ajout périphérique, mais une dimension constitutive du processus de recherche. Il s'agit de prendre soin des conditions de production des savoirs, incluant les subjectivités, les corps et les affects de celles et ceux qui les produisent. En recherche qualitative, l'absence d'émotion n'est pas un gage de rigueur. Les sensibilités ne sont pas des failles à colmater, elles sont des ressources pour le processus d'analyse, qui passe par la subjectivité des chercheuses. Encore faut-il prévoir dans la méthodologie des dispositifs qui en tiennent compte. Dans cette recherche, où il s'agit de *Comprendre la mort en prison : du singulier au collectif*, l'enjeu n'est pas de neutraliser les éprouvés ni de s'en protéger complètement, mais de rendre possible une forme de contenance et d'élaboration collective face à l'abject. Ainsi, les ajustements continus du dispositif ne visent pas à supprimer l'épreuve, ni le poids, mais plutôt à permettre de composer avec pour en tirer des connaissances digestes permettant d'interroger la détention, les dynamiques qui y prennent place, ses conditions légales et matérielles, et son influence sur la santé et la vie humaines.

Notes

1. Le Québec compte 18 établissements de détention provinciaux répartis à travers le territoire. Ces prisons effectuent la garde de personnes qui sont incarcérées pendant le déroulement des procédures judiciaires (prévenues), ainsi que la garde de personnes condamnées à une peine d'emprisonnement de moins de deux ans (détenues).
2. Financé par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH), le projet *Comprendre la mort en prison : du singulier au collectif* propose d'aborder le phénomène dans ses dimensions objective et discursive, en documentant à la fois les trajectoires sociojudiciaires des personnes décédées et les représentations sociales qui sont en jeu dans les médias quand il est question de décès en prison. Le projet vise à développer des pratiques d'accompagnement et de soutien destinées aux proches et aux actrices correctionnelles confrontées au phénomène. Il est mené par une équipe multidisciplinaire, regroupant des chercheuses en travail social (Chesnay, Bélanger Sabourin, Plante, Raché), en sociologie (Ouellet), en droit (Bernier, Bernheim) et en sciences infirmières (Pariseau-Legault), ainsi que des étudiantes en travail social (Chabot-Martin, Larose, Hamelin), en sciences infirmières (Désy-Bédard), en sociologie (Coulombe) et en droit (Hojabri).
3. En prévention, les recherches portent principalement sur la prévention des traumatismes dans les milieux militaires. Les écrits sur la postvention abondent en revanche, en particulier dans certaines disciplines professionnelles (par exemple les premières répondantes). En recherche, les récits sur les retombées du terrain en milieu carcéral (comme ceux de Kronick et al., 2018 et Bosworth, 1999) proposent une analyse rétrospective des processus de recherche et mobilisent les affects comme source d'informations sur l'institution carcérale.
4. Nous retenons ici les propos de Gonin et al. (2013, p. 90) à propos du *care*, étant compris « comme une activité complexe engageant aussi bien des dimensions cognitives et affectives (nécessaires au fait de se préoccuper, d'avoir un souci de l'autre), que des dimensions matérielles (présence ou action du corps, utilisation d'outils, etc.) ».

Références

- Bosworth, M. (1999). *Engendering resistance: Agency and power in women's prisons*. Ashgate.
- Chesnay, C., Chabot-Martin, M. et Ouellet, G. (2024). *Décès dans les prisons provinciales : un état des lieux*. Observatoires des profilages. https://www.observatoiredesprofilages.ca/wp-content/uploads/2024/02/Rapport-Deces-dans-les-prisons-provinciales-un-etat-des-lieux_2024_VF.pdf
- Elkaïm, M. (2010). À propos du concept de résonance. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 45(2), 171-172. <https://doi.org/10.3917/ctf.045.0171>
- Fredriksson, T. (2023). *Haunting Prison: Exploring the Prison as an Abject and Uncanny Institution*. Emerald Publishing.
- Goldner, C. (2026). Accueillir la violence en milieu de soins : risques et dispositif de supervision pour préserver l'humanité des soignants. *Douleur et analgésie*, 39(1), 78-85. <https://doi.org/10.1684/dea.2026.0361>
- Gonin, A., Grenier, J. et Lapierre, J. A. (2013). La souffrance éthique au travail : L'éthique du care comme cadre d'analyse critique et comme prospective dans le champ de la santé et des services sociaux. *Reflets*, 19(2), 85-110. <https://doi.org/10.7202/1021181ar>
- Kristeva, J. (2024[1980]). *Powers of horror: An essay on abjection*. Columbia University Press.
- Kronick, R., Cleveland, J. et Rousseau, C. (2018). "Do you want to help or go to war?" : Ethical challenges of critical research in immigration detention in Canada. *Journal of Social and Political Psychology*, 6(2), 644-660. <https://doi.org/10.5964/jspp.v6i2.926>
- Ratnam, C. et Drozdowski, D. (2022). Research ethics with vulnerable groups: ethics in practice and procedure. *Gender, Place & Culture*, 29(7), 1009-1030. <https://doi.org/10.1080/0966369X.2021.1994932>



Crédit: Giulia May

Expérience du dévoilement chez des femmes québécoises pratiquant la non-monogamie consensuelle

« Maman, papa, j'ai deux chums »

Sophie Parent

*Doctorante en travail social, École de travail social et de criminologie, Université Laval
Étudiante du CREMIS*

Philippe Roy

Professeur agrégé, École de travail social, Université de Sherbrooke

Kévin Lavoie

*Professeur agrégé, École de travail social et de criminologie, Université Laval
Membre du CREMIS*

REGARDS



Katia vient de se faire un nouvel amoureux, Damien, et souhaite maintenant le présenter à sa famille. Elle partage déjà sa vie avec Simon, son conjoint de longue date que ses parents apprécient beaucoup, et elle s'inquiète de leur réaction. Pour sa part, Simon est parfaitement au courant et consentant. Il entretient lui aussi, à l'occasion, d'autres relations intimes, mais aucune ne prend autant de place dans sa vie que celle que Katia développe aujourd'hui avec Damien. Après des semaines à porter le poids du secret et à jongler avec la crainte de la réaction familiale, Katia décide finalement de se lancer. Lors d'un souper réunissant ses parents, sa sœur et Simon, elle prend une grande respiration et annonce : « Maman, papa, j'ai deux chums ».

Si l'histoire de Katia est fictive¹, elle s'inspire de situations bien réelles. De nombreuses femmes québécoises pratiquent aujourd'hui une forme de non-monogamie consensuelle (NMC), c'est-à-dire un mode de relation où les partenaires s'autorisent mutuellement à vivre d'autres relations amoureuses ou sexuelles (Conley, Moors et al., 2013). Cette réalité peut prendre différentes formes, comme le polyamour, le couple ouvert ou l'échangisme². On estime d'ailleurs qu'entre 2,4 % et 4 % de la population canadienne vit présentement une forme de NMC, et qu'environ une personne sur cinq l'a déjà expérimentée au moins une fois au cours de sa vie (Fairbrother et al., 2019).

Dans ce contexte, le processus de dévoilement — soit de dire ou non à ses proches qu'on vit dans un cadre relationnel de NMC — ne se vit pas de la même manière pour toutes. Certaines ne voient aucune nécessité d'aborder cet aspect de leur vie intime. Pour d'autres, cette décision devient un enjeu central, parfois chargé d'incertitudes.

Les constats qui suivent sont tirés d'un projet de recherche portant sur le vécu de femmes québécoises pratiquant la NMC et sur leurs interactions avec les services sociaux et de santé (Parent, 2023)³. Le propos se concentre ici plus précisément sur leurs expériences liées à la divulgation de leur mode relationnel : quand, comment, et auprès de qui elles choisissent (ou non) d'en parler, et les réactions reçues. Les expériences de dévoilement présentées dans cet article sont analysées à la lumière de la théorie du stress minoritaire (Brooks, 1981 ; Meyer, 2003). Cette approche permet de saisir comment le fait d'appartenir à un groupe social minorisé peut exposer les personnes à davantage de jugement, de rejet ou d'incompréhension au quotidien. Avec le temps, ces expériences répétées — ou même leur anticipation — peuvent avoir des effets négatifs sur leur bien-être.

Démarche d'enquête

Afin de documenter ces vécus, nous avons réalisé une recherche descriptive qualitative (Sandelowski, 2000, 2010) auprès de 11 femmes québécoises entretenant des relations NMC. Des entretiens semi-dirigés ont permis d'explorer leurs parcours relationnels et leurs rapports avec les services sociaux et de santé (ces éléments ne sont pas abordés dans cet article). L'ensemble des entretiens, enregistrés et retranscrits, ont fait l'objet d'une analyse thématique inductive (Paillé et Mucchielli, 2021).

Les participantes rencontrées étaient âgées de 25 à 41 ans, et s'identifiaient majoritairement comme femmes cisgenre (n=9). Deux d'entre elles se situaient sur le spectre de la non-binarité, tout en se reconnaissant dans l'appellation « femme ». La majorité d'entre elles étaient blanches (n=8), détenaient une formation universitaire (n=9) et faisaient partie de la classe moyenne à aisée. Elles étaient aussi pour la plupart bisexuelles ou pansexuelles (n=8). Huit participantes étaient dans des relations polyamoureuses, et trois étaient en couple ouvert. Enfin, deux d'entre elles avaient des enfants, âgés de 6 à 12 ans au moment des entretiens.

En parler ou pas ?

Si la décision de se dévoiler peut sembler simple pour certaines, elle s'avère beaucoup plus complexe pour d'autres. Leur hésitation s'explique en partie par le statut encore marginal de la NMC dans notre société. Nous évoluons en effet dans un contexte mononormatif, c'est-à-dire que la monogamie (et plus largement l'exclusivité sexuelle et amoureuse) est perçue comme la norme relationnelle par défaut, voire comme la seule manière légitime d'être en relation (Ritchie et Barker, 2006). Ce concept fait écho à celui d'hétéronormativité puisque, comme c'est le cas pour d'autres groupes minorisés, le fait de vivre ses relations hors de la norme implique le fait de devoir faire son coming out, parfois de manière répétée.

Ne pas correspondre à cet idéal monogame dominant peut exposer les personnes pratiquant la NMC à divers risques : être jugées, incomprises ou rejetées. Par exemple, elles peuvent faire l'objet de moqueries ou de commentaires déplacés, ou doivent parfois affronter des silences lourds de sous-entendus. Cela contribue à entretenir un certain climat d'incertitude, dans lequel les personnes craignent des réactions négatives de la part de leurs proches suite à la révélation de leur mode relationnel.

À cela s'ajoutent les dynamiques de genre. On croit souvent, à tort, que les femmes seraient naturellement moins attirées par la NMC et préféreraient instinctivement la monogamie (Ziegler et al., 2014). Pourtant, les recherches montrent qu'il n'en est rien : une proportion équivalente d'hommes et de femmes vivent leurs relations dans la NMC (Fairbrother et al., 2019). Ces préjugés s'inscrivent dans des doubles standards sexistes, selon lesquels les femmes sont jugées plus sévèrement lorsqu'elles ont plusieurs partenaires (Conley, Ziegler et al., 2013), ce qui peut renforcer l'hésitation à dévoiler leur mode relationnel. Compte tenu de ces éléments, il n'est pas surprenant qu'une proportion importante des participantes ait choisi de ne pas en parler à son entourage. Elles sont généralement motivées par la crainte — voir la certitude — que leur entourage réagisse mal : « Il y a certaines personnes de mon entourage que je ne vais pas leur en parler, parce que je sais qu'ils vont être scandalisés », explique Daphnée⁴, une femme de 26 ans en relation ouverte. Les participantes en couple ouvert mentionnent d'ailleurs souvent que, comme cette ouverture ne concerne que la dimension sexuelle de la relation, elles ne voient pas de raison d'en parler à leurs proches, estimant que cette information relève de leur intimité et de leur vie privée.

Pour des raisons similaires, certaines participantes préfèrent parler de leur relation NMC à seulement quelques personnes de confiance, le plus fréquemment des amies et des personnes de leur entourage pratiquant aussi une forme de NMC. La majorité des participantes explique ainsi qu'elles



Crédit: Raphael Bernhart

naviguent prudemment dans les situations où la question pourrait émerger : « Pour l'instant, je fais attention à qui j'en parle [...]. Mais, je vois très bien l'impact négatif que ça pourrait avoir, par exemple dans un milieu de travail, où je pourrais plus rapidement me faire accoler des étiquettes et tout » (Amélie, femme polyamoureuse, 34 ans).

Enfin, seule une minorité de participantes a choisi de ne pas filtrer les personnes à qui elles en parlent. Leurs motivations relèvent surtout de la recherche de cohérence et d'authenticité, c'est-à-dire le souhait d'aligner leurs gestes avec leurs valeurs au quotidien, sans égard pour la réaction d'autrui. Même si les réactions de leur entourage n'ont pas toujours été accueillantes, plusieurs participantes décrivent néanmoins des effets bénéfiques à cette ouverture, comme en témoigne Charlène, une femme polyamoureuse de 39 ans : « [Ç]a a beaucoup méméré, j'ai entendu dire... Mais je m'en fous, parce que je ne me suis jamais sentie aussi bien puis aussi moi-même dans mes relations que depuis ce temps-là. J'ai vraiment l'impression de pouvoir être authentique à 100 % ».

Ainsi, les motivations à se dévoiler (ou non) sont fortement influencées par le climat mononormatif dans lequel évoluent les participantes. Plus la crainte de réactions négatives est grande, moins elles risquent d'en parler, ce qui peut les priver de soutien social et les amener à porter seules le poids de la dissimulation. À l'inverse, le choix de dévoiler peut répondre à un besoin de cohérence et d'authenticité, ce qui a un effet bénéfique sur le vécu des participantes rencontrées.

Entre accueils et résistances

Pour les participantes qui, comme Katia, décident de sauter le pas et de se dévoiler auprès de leurs proches, les réactions reçues peuvent être variables. Dans l'étude réalisée, nous avons observé que les réactions varient considérablement en fonction du degré de proximité des personnes dans la vie des participantes, mais aussi selon la génération à laquelle elles appartiennent.

Par exemple, le dévoilement de NMC à de simples connaissances peut engendrer des réponses très variées. Plusieurs participantes ont eu à défaire certains mythes et préjugés, comme le rapporte Charlène : « J'me suis faite dire que j'étais volage, un peu frivole, pis que c'était pas sérieux mes affaires ». Pour sa part, Daphnée a reçu la remarque suivante : « Ben là, tu peux pas faire ça à ton chum ! ». Souvent, leurs interlocuteur-trices leur ont affirmé qu'ils-elles-mêmes « ne seraient pas capables » d'adopter ce mode relationnel. Quelques participantes rapportent également des commentaires sexualisant leurs pratiques, comme Béatrice, une personne polyamoureuse de 30 ans : « Quand les gars — ou les filles — apprennent que je suis pansexuelle et polyamoureuse, tout de suite ils pensent que je suis down pour un trip à trois ». De tels commentaires témoignent du poids des normes monogames et du recours à des stéréotypes sexualisants ou dévalorisants à l'égard des femmes qui s'en écartent (Ziegler et al., 2014). Ces réactions traduisent également la difficulté, pour certaines personnes, d'imaginer adopter elles-mêmes un mode relationnel différent de la norme.

Toutefois, les réactions ne sont pas uniformes : certaines participantes décrivent aussi des expériences positives. Malgré un lien plus distant, certaines connaissances ont accueilli l'information avec ouverture, ou se sont également dévoilées, comme en témoigne Gabrielle, une femme de 33 ans en couple ouvert : « Quelquefois, j'ai eu des belles surprises. Une fois, j'en ai parlé à des gens que je connaissais peu, et je me disais "oh, ils ne vont pas trop comprendre". Puis finalement, ils m'annonçaient qu'eux-mêmes étaient dans une relation ouverte ».

Avec les amies, les réactions sont généralement plus homogènes. Grâce au niveau de proximité et de confiance déjà établi, ces dévoilements sont la plupart du temps bien accueillis. Comme l'exprime Élo, une personne polyamoureuse de 28 ans : « Dans mes amies, je n'ai pas perdu de monde à cause de [la pratique de la NMC]. Au contraire, j'ai développé des relations avec des personnes qui avaient cette ouverture-là, cet intérêt-là ». Plusieurs femmes mentionnent d'ailleurs que certaines de leurs amies étaient déjà engagées dans une forme ou une autre de NMC, leur offrant ainsi un espace de soutien et une communauté d'appartenance auprès de qui se confier.

Cette réception globalement positive peut s'expliquer par le partage de valeurs communes et une proximité générationnelle au sein des cercles amicaux.

De façon similaire, lorsque les participantes en ont parlé à leurs cousines du même âge, ainsi qu'aux membres de leuradelphie (terme neutre pour désigner la fratrie), le dévoilement était, là aussi, majoritairement reçu avec ouverture : « Mon frère et ma sœur ont bien réagi. Ils avaient une curiosité qui pour moi faisait du sens. Il y a eu des questions sur comment ça se passe, comment je me sens et si je trouvais ça difficile. C'est sûr que certaines de leurs questions venaient de leurs propres insécurités, comme "oh my God, si moi mon partenaire veut ça ? Comment toi tu vis avec ça ?" Mais, somme toute, c'étaient quand même des bonnes réactions. » (Hélène, femme polyamoureuse, 32 ans).

En revanche, lorsque les participantes choisissent d'en parler à leurs parents ou à leur famille élargie, les réactions sont bien plus souvent négatives, teintées d'incompréhension, de peur ou de jugement. Les rares participantes ayant abordé le sujet avec des membres de leur famille élargie rapportent des commentaires déplacés ou des moqueries : « Il y a des gens dans ma famille qui trouvent ça bizarre ou ne comprennent pas. Puis, ils peuvent toujours venir me poser des questions s'ils veulent, mais ils ne le font pas. À la place, j'entends des petits commentaires du genre "toi, on le sait ben, là", "ça veut le beurre pis l'argent du beurre" ou "là, vous avez juste le droit à un plus un" » (Béatrice, femme polyamoureuse, 30 ans).

Du côté des parents, une tendance semblable s'observe, à l'exception de quelques participantes issues de familles aux valeurs plus libérales. Une dynamique genrée semble également se dessiner : selon les témoignages des participantes, les pères réagissent souvent avec sévérité ou rejet, tandis que les mères expriment davantage d'inquiétudes ou tentent de mitiger les tensions liées au dévoilement. Hélène, une femme polyamoureuse de 32 ans, raconte : « Mon père m'a dit : "ah, ça, c'est dangereux!". Sur le coup, ça a été plus difficile avec lui. Puis, j'ai pas reparlé pendant un p'tit bout après ça, parce que je n'ai pas trouvé que sa réaction était respectueuse. Je n'ai pas trouvé qu'il avait une bonne écoute... Ma mère, c'était beaucoup : "mais t'sais, est-ce que c'est ton chum qui t'a forcé l'idée ?" ».

Ces réactions parentales au dévoilement s'inscrivent également dans des dynamiques plus larges liées aux normes de genre. Dans plusieurs familles, il demeure attendu que les femmes vivent leur sexualité uniquement dans le cadre d'une relation monogame et stable (Rothschild, 2018). S'écarter de cette attente normative serait alors perçu comme un comportement non conforme au genre, qui serait plus vivement sanctionné chez les femmes que chez les hommes. Des recherches antérieures suggèrent d'ailleurs que les pères réagissent plus fortement aux comportements jugés non conformes au genre de leurs enfants (Spivey et al., 2018 ; Wilson et Koo, 2010), et peinent parfois à envisager leurs filles comme des individus ayant une sexualité (Hutchinson et Cederbaum, 2011).

Crédit: Emma Ou



Ces pistes pourraient contribuer à expliquer pourquoi les pères réagissent aussi fortement au dévoilement, notamment en raison des attentes genrées entourant la sexualité des femmes.

Enfin, deux participantes avaient des enfants. L'une jugeait ses enfants comme étant trop jeunes pour comprendre son mode relationnel, mais souhaitait aborder le sujet lorsqu'ils seraient plus âgés. L'autre, dont les enfants étaient d'âge scolaire, a choisi de leur en parler : « J'en ai parlé à mes enfants autour de Noël... Puis, ils sont magnifiques ! Dans le sens que c'est beau de les voir évoluer. À ce moment-là, ils ont juste dit : "OK". Puis, mon conjoint était là, fait qu'ils lui ont demandé : "toi, comment tu te sens ?" Puis, il a dit : "son autre amoureux, c't'une belle personne, puis j'suis content qu'il soit dans nos vies". Puis, ils lui ont demandé si lui, il avait d'autres amoureuses, puis on en a parlé » (Fanny, femme polyamoureuse, 30 ans). Ces exemples mettent en lumière un dévoilement aux enfants pensé comme un processus évolutif et ajusté à leur âge. Bien que cela ne représente qu'une faible proportion de l'échantillon, les expériences de ces deux mères font écho à certains éléments documentés par la sociologue Milaine Alarie et ses collègues (2021) au sujet du dévoilement de la NMC aux enfants, qui décrit notamment l'importance exprimée par les parents de présenter à leurs enfants des informations adaptées à leur capacité de compréhension.

Ainsi, le contexte mononormatif dans lequel évoluent les femmes pratiquant la NMC influence directement leur expérience de dévoilement, en façonnant les craintes qu'elles peuvent avoir face à celui-ci. Lorsqu'elles rencontrent des réactions adverses ou que les craintes anticipées de jugement, de rejet ou d'incompréhension se concrétisent, elles peuvent vivre diverses formes de discrimination ou de distanciation relationnelle. À l'inverse, lorsque le dévoilement se déroule positivement, il ouvre la voie à un important réseau de soutien et contribue à un sentiment d'authenticité dans leurs relations.

Un processus ambivalent

Comme bien d'autres groupes minorisés, les femmes pratiquant la NMC au Québec doivent ainsi composer avec le fait d'évoluer en marge des normes sociales dominantes. Elles sont susceptibles de vivre différentes formes de stress liées à leur position minoritaire et générées par l'incompréhension ou le rejet de l'entourage, la non-reconnaissance de leur réalité, voire des discriminations (Witherspoon et Theodore, 2021). S'y ajoute le poids de devoir parfois masquer leur mode relationnel pour se protéger, ainsi que l'anticipation de réactions négatives lors du dévoilement, deux facteurs reconnus pour affecter le bien-être psychologique (Meyer, 2003). Dans ce contexte, les situations de dévoilement apparaissent comme un moment particulièrement révélateur de ces tensions.

À travers l'ensemble des situations de dévoilement rapportées, un même schéma revient fréquemment dans les réactions de l'entourage. Les participantes décrivent être rapidement positionnées dans des rôles réducteurs : elles sont soit perçues comme égoïstes, immatures ou responsables d'un tort causé à leur partenaire, soit comme des personnes influencées, naïves ou contraintes dans leurs choix relationnels, rappelant un peu les positions de victime ou bourreau du triangle de Karpman (1968)⁵. Bien que ce soit plus rare, l'autodétermination dont elles font preuve lorsqu'elles affirment clairement leurs choix est parfois interprétée sous un angle sexualisant, comme si elles ne pouvaient s'exprimer qu'au prix d'une disqualification morale. Ces réactions rendent difficile la reconnaissance des participantes comme des personnes pleinement autonomes dans la définition de leur vie affective et sexuelle.

Par ailleurs, on note que les réactions parentales observées s'inscrivent dans des dynamiques, déjà bien documentées dans la littérature, selon lesquelles la sexualité des femmes demeure étroitement surveillée et encadrée par des attentes genrées persistantes. Lorsque les pères réagissent avec sévérité au dévoilement, ces réactions font écho à une logique patriarcale de contrôle du corps et de la sexualité des filles, historiquement associée à une vision plus protectrice chez les pères (Hutchinson et Cederbaum, 2011 ; Spivey et al., 2018). Dans ce contexte, s'écarter de la monogamie est perçu comme une transgression des normes relationnelles et sexuelles attendues des femmes, suscitant des réactions plus vives que celles observées à l'égard des hommes (Rothschild, 2018). Ces constats soulignent la difficulté persistante à reconnaître pleinement les femmes comme des personnes capables de définir et de contrôler leur vie sexuelle et relationnelle en dehors des cadres normatifs dominants.

REGARDS

« [Ç]a a beaucoup mêméré, j'ai entendu dire... Mais je m'en fous, parce que je ne me suis jamais sentie aussi bien [...] dans mes relations »



Crédit: Xin

Les résultats montrent toutefois que le dévoilement n'est pas uniquement associé à des risques. Plusieurs participantes ont décrit le dévoilement de leur NMC comme une source importante de cohérence personnelle et d'authenticité relationnelle, leur permettant d'aligner leurs relations avec leurs valeurs et de réduire le poids du secret. Cette tension entre vulnérabilité et mieux-être rappelle que le dévoilement constitue un processus ambivalent, à la fois porteur de risques et de possibilités de reconnaissance.

Enfin, plusieurs parallèles peuvent être établis avec les réalités LGBTQIA2S+, notamment en ce qui concerne les processus de dévoilement, la gestion des risques associés à la divulgation d'une information intime et l'importance des amies et des familles choisies comme sources de soutien et de sentiment d'appartenance communautaire. Si le dévoilement peut favoriser le mieux-être en permettant de se relier à une communauté, il peut aussi exposer les personnes à une perte de contrôle sur leur récit ou à une augmentation des discriminations, particulièrement lorsque celui-ci survient sans leur consentement (Mousavi et al., 2025). Ces convergences rappellent que le processus de dévoilement n'est jamais seulement un geste individuel : il est façonné par des normes sociales dominantes, des rapports de pouvoir et des attentes morales qui déterminent qui peut parler librement de sa vie intime, à quelles conditions et avec quelles conséquences.

Parler sans crainte

Les résultats présentés dans cet article montrent que le dévoilement de la NMC constitue un processus complexe, intimement lié au contexte social relationnel dans lequel évoluent les femmes qui la pratiquent. Entre craintes de rejet, normes genrées et recherche d'authenticité, ces femmes doivent composer avec des choix rarement neutres, mais porteurs de sens.

Dans cette perspective, il apparaît essentiel de poursuivre les efforts visant à créer des environnements sociaux plus ouverts et sécuritaires, où la diversité des parcours relationnels peut être abordée sans stigmatisation. Que ce soit dans les familles, les milieux communautaires ou les espaces professionnels, favoriser l'écoute et la reconnaissance des choix relationnels contribue à réduire les inégalités vécues par les femmes pratiquant la NMC.

Il est souhaité que les recherches futures, jumelées à une application concrète dans le domaine social, contribuent à créer des environnements où les femmes pratiquant la NMC pourront parler de leur vie relationnelle sans crainte. Autrement dit, que les Katia de ce monde n'aient plus à redouter le moment où elles diront : « Maman, papa, j'ai deux chums. »



Crédit: Lynn Van den Broeck

Notes

1. Le cas de Katia a été composé par les auteures à partir d'un amalgame de situations rapportées par les personnes participantes, dont les témoignages n'ont pas été directement repris afin de préserver leur anonymat.
2. Le polyamour est une forme de NMC dans laquelle l'ensemble des partenaires consentent à avoir des relations concomitantes de nature sexuelle, amoureuse et émotionnelle. Le couple ouvert est une forme de NMC dans laquelle les partenaires sont d'accord avec le fait d'avoir des relations extra-conjugales de nature sexuelle, avec l'attente que l'amour ne fasse pas partie de l'équation. Enfin, l'échangisme est une forme de NMC dans laquelle les partenaires se mettent d'accord pour avoir des relations sexuelles avec autrui, généralement en tant que couple et parfois à l'occasion de soirées échangistes (Conley et Moors, 2014).
3. La première auteure tient à remercier chaleureusement l'ensemble des organismes ayant contribué à la réalisation et à la diffusion de cette recherche : le Conseil de la recherche en sciences humaines (CRSH) du Canada, l'Institut universitaire de première ligne en santé et services sociaux (IUPLSSS), le Fonds d'appui à l'engagement étudiant (FAEE) de l'Université de Sherbrooke et le Regroupement des étudiantes à la maîtrise en service social de l'Université de Sherbrooke (REMSSUS).
4. Les prénoms utilisés dans cet article sont fictifs.
5. Il s'agit d'un modèle qui décrit des dynamiques relationnelles dysfonctionnelles dans lesquelles les personnes adoptent trois rôles interchangeable : la victime (perçue comme impuissante ou subissant la situation), le bourreau (vu comme responsable ou accusé de causer du tort) et le sauveur (qui cherche à « aider » de manière parfois intrusive).

Références

- Alarie, M., Bosom, M. et Hamel, A. (2021). Enjeux du dévoilement aux enfants pour les parents investis dans des relations non monogames consensuelles. *Service social*, 67(1), 27-43. <https://doi.org/10.7202/1087189ar>
- Brooks, V. R. (1981). *Minority Stress and Lesbian Women*. Lexington Books.
- Conley, T. D. et Moors, A. C. (2014). More Oxygen Please! : How Polyamorous Relationship Strategies Might Oxygenate Marriage. *Psychological Inquiry*, 25(1), 56-63. <https://doi.org/10.1080/1047840X.2014.876908>
- Conley, T. D., Moors, A. C., Matsick, J. L. et Ziegler, A. (2013). The Fewer the Merrier? : Assessing Stigma Surrounding Consensually Non-monogamous Romantic Relationships. *Analyses of Social Issues and Public Policy*, 13(1), 1-30. <https://doi.org/10.1111/j.1530-2415.2012.01286.x>
- Conley, T. D., Ziegler, A. et Moors, A. C. (2013). Backlash from the bedroom: Stigma mediates gender differences in acceptance of casual sex offers. *Psychology of Women Quarterly*, 37(3), 392-407. <https://doi.org/10.1177/0361684312467169>
- Fairbrother, N., Hart, T. A. et Fairbrother, M. (2019). Open Relationship Prevalence, Characteristics, and Correlates in a Nationally Representative Sample of Canadian Adults. *The Journal of Sex Research*, 56(6), 695-704. <https://doi.org/10.1080/00224499.2019.1580667>
- Hutchinson, M. K. et Cederbaum, J. A. (2011). Talking to Daddy's Little Girl About Sex: Daughters' Reports of Sexual Communication and Support From Fathers. *Journal of Family Issues*, 32(4), 550-572. <https://doi.org/10.1177/0192513X10384222>
- Karpman, S. B. (1968). Fairy tales and script drama analysis. *Transactional Analysis Bulletin*, 7(26), 39-43.
- Meyer, I. H. (2003). Prejudice, Social Stress, and Mental Health in Lesbian, Gay, and Bisexual Populations: Conceptual Issues and Research Evidence. *Psychological Bulletin*, 129(5), 674-697. <https://doi.org/10.1037/0033-2909.129.5.674>
- Mousavi, M., Chong, N., Earnshaw, V. A. et Layland, E. K. (2025). LGBTQ+ Youth Identity Disclosure Processes: A Systematic Review. *Adolescent Research Review*, 10(2), 255-284. <https://doi.org/10.1007/s40894-024-00243-1>
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2021). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (5e éd.). Armand Colin.
- Parent, S. (2023, 4 juillet). *Exploration de la réalité des femmes non-monogames consensuelles au Québec : vécu relationnel et expérience des services de santé et services sociaux* [mémoire, Université de Sherbrooke]. Savoirs UdeS. <http://hdl.handle.net/11143/20427>
- Ritchie, A. et Barker, M. (2006). « There Aren't Words for What We Do or How We Feel So We Have To Make Them Up » : Constructing Polyamorous Languages in a Culture of Compulsory Monogamy. *Sexualities*, 9(5), 584-601. <https://doi.org/10.1177/1363460706069987>
- Rothschild, L. (2018). Compulsory Monogamy and Polyamorous Existence. *Graduate Journal of Social Science*, 14(1), 28-56. <https://gjss.org/sites/default/files/issues/chapters/papers/GjSS%20Vol%2014-1%20Rothschild.pdf>
- Sandelowski, M. (2000). Whatever Happened to Qualitative Description? *Research in Nursing & Health*, 23(4), 334-340. [https://doi.org/10.1002/1098-240x\(200008\)23:4<334::aid-nur9>3.0.co;2-g](https://doi.org/10.1002/1098-240x(200008)23:4<334::aid-nur9>3.0.co;2-g)
- Sandelowski, M. (2010). What's in a name? Qualitative description revisited. *Research in Nursing & Health*, 33(1), 77-84. <https://doi.org/10.1002/nur.20362>
- Spivey, L. A., Huebner, D. M. et Diamond, L. M. (2018). Parent responses to childhood gender nonconformity: Effects of parent and child characteristics. *Psychology of Sexual Orientation and Gender Diversity*, 5(3), 360-370. <https://doi.org/10.1037/sgd0000279>
- Wilson, E. K. et Koo, H. P. (2010). Mothers, fathers, sons, and daughters: gender differences in factors associated with parent-child communication about sexual topics. *Reproductive Health*, 7(1), 31. <https://doi.org/10.1186/1742-4755-7-31>
- Witherspoon, R. G. et Theodore, P. S. (2021). Exploring minority stress and resilience in a polyamorous sample. *Archives of Sexual Behavior*, (50), 1367-1388. <https://doi.org/10.1007/s10508-021-01995-w>
- Ziegler, A., Matsick, J. L., Moors, A. C., Rubin, J. D. et Conley, T. D. (2014). Does Monogamy Harm Women? Deconstructing Monogamy with a Feminist Lens. *Journal Für Psychologie*, 22(1), 1-18. <https://journal-fuerpsychologie.de/article/view/323/345>



Crédit: Emma Ou

À découvrir: les derniers épisodes du balado *Sur le vif*, un écho de l'actualité

Sur le Vif # 36 – La littérature jeunesse : un outil pour ouvrir le dialogue sur la conception par don de sperme

Sur le vif # 35 – La bienveillance radicale avec Guillaume Ouellet et Sylvain Picard



Retrouvez tous les épisodes sur le site Web du CREMIS
cremis.ca/balados/sur-le-vif

À réécouter: la rediffusion de notre événement spécial

Où en sommes-nous en itinérance ? Retour sur les diners d'apprentissage du CREMIS



Réécoutez l'évènement du 23 avril 2026 sur le site Web du CREMIS
cremis.ca/evenements/ou-en-sommes-nous-en-itinerance-retour-sur-les-diners-dapprentissage-du-cremis

RESTEZ À L'AFFUT! CREMIS.CA